

MÉMOIRES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Journal de la Société
de l'Histoire et de la Vie
à Sevrans

*Le Pont-Blanc,
la traversée du siècle*

En cette année deux mille, fin de millénaire oblige, nous nous sommes penchés, pour préparer notre revue et notre exposition annuelle, sur la traversée du siècle à Sevrans.

Que de changements en effet pour les Sevransais, leur village, qui était devenu bourg après l'arrivée du chemin de fer, a grandi, des industries ont accéléré son essor, puis leur départ a aggravé les difficultés de cette ville sans autonomie, coincée dans la dépendante proximité de la capitale.

Que de changements dans les modes de vie de ses habitants, dans les composantes de sa population. Les cités conçues dans l'euphorie des «trente glorieuses» ont apporté le confort moderne aux mal logés de l'après-guerre. Il faut aujourd'hui empêcher leur transformation en ghettos, rendre à leurs habitants le goût de vivre à Sevrans.

Que de disparitions dans les éléments de ses paysages, de son patrimoine architectural. Plus de ferme, bientôt plus de terres, heureusement des parcs urbains l'oxygènent, mais à quel prix. Seule l'église témoigne encore du lointain passé, mais étouffée dans le centre où bien souvent on ne peut circuler.

Que les quelques jalons disposés par les articles de notre revue vous aident à saisir ce qui a vraiment fait le Sevrans d'aujourd'hui c'est notre but, que vous gardiez le sentiment d'une identité sevransaise et qu'il vous prenne l'envie d'en savoir d'avantage en nous rejoignant, c'est notre souhait.

J-P. Ferrand

L'ÉDITORIAL
DU PRÉSIDENT
DE LA S.H.V.S.

Sommaire

2 La butte...	35 A Sevrans en 1905...
5 Evocation du Pont-Blanc...	36 Un siècle d'urbanisation sevransaise...
12 La mémoire vivante du Pont-Blanc...	43 Table des articles publiés depuis 1991...
31 Elle a cent ans...	

LA BUTTE

Pour les anciens Sevransais, elle n'évoque ni Montmartre, ni la Butte Rouge de la chanson, mais bien plutôt le talus de la ligne ferroviaire de Rivecourt. Cette voie de chemin de fer, qui devait traverser Sevrans, ne fut jamais achevée et le talus demeura, jusqu'à la construction de la ligne RER, offrant durant plusieurs décennies un magnifique terrain d'aventure aux gamins de Sevrans. Maurice COUSIN, qui travaille à l'écriture d'un livre de souvenirs, nous a fait l'amitié de nous en confier cet extrait.

Un site, pratiquement entièrement disparu aujourd'hui, a marqué l'histoire du « vieux » Sevrans. C'était une surélévation de terre (une butte d'environ 7 à 8m. de largeur et 2m de hauteur) qui traversait la ville (ou plutôt, à l'époque, les champs) de la ligne SNCF-Nord près de Rougement au vieux Villepinte, après

avoir longé le cimetière ancien. Ce long terre était propriété de la SNCF et avait été installé en vue de la construction d'une ligne de chemin de fer reliant Paris à Rivecourt dans le Nord (ligne secondaire du réseau Nord qui bifurquait sur Sevrans après Aulnay). Cette ligne, en fait, ne fut jamais

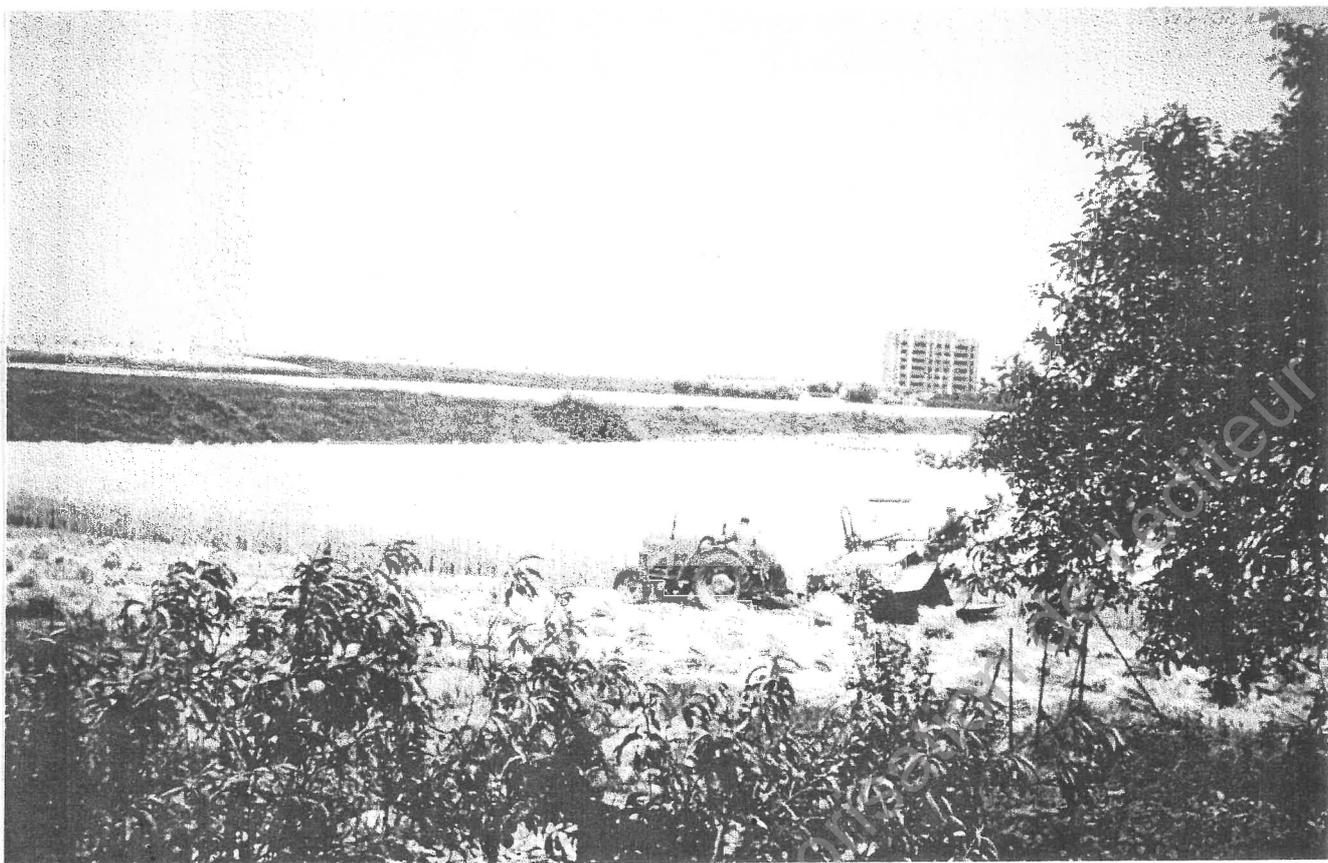


La ligne sur un plan de Villepinte



On y fauchait l'herbe pour les lapins.

réalisée, un tronçon de butte et un pont enjambant la rue Henri Barbusse à Villepinte (sur la gauche après la Mairie) sont les reliquats toujours existants de cette fameuse prévision de ligne SNCF. Par contre, son tracé fut malgré tout utilisé en partie pour installer la ligne RER jusqu'à Roissy-en-France, afin de desservir l'important aéroport qui avait été récemment construit pour suppléer celui du Bourget qui ne pouvait être



La butte coupait la plaine de Sevrans du cimetière à l'hôpital.

agrandi. Mais la construction de cette ligne, qui devait être aérienne (sur la Butte), fut réalisée en souterrain, laissant ainsi les parcelles aériennes libres, ce qui permit l'ouverture des avenues Henri Dunant et

De Lattre de Tassigny et de leurs abords « d'espaces verts » recouvrant l'emplacement du tunnel. Du côté d'Aulnay-sous-Bois, peu après l'embranchement de la bifurcation, le tunnel a été creusé entre deux hautes tours d'habitation (rue Maryse Hilsz, quartier de Rougemont), ce qui alors, avait déclenché quelques inquiétudes chez leurs habitants. Egalement, dans le quartier de la poste, allée La Fontaine (face au cimetière), le creusement du tunnel empiétait sur les fondations d'une autre tour d'habitation dont un angle était nettement apparent.

Le creusement de cette ligne a aussi été à l'origine d'un bon nombre de dégâts,

(à l'exemple de la canalisation de la Morée précédemment citée) mais en plus étendus. En effet, pour assécher les importants écoulements d'eau des nappes aquifères, qui handicapaient sérieusement la construction du tunnel, des pompes à gros débit furent installées, et par-ci, par-là, furent implantés des tubes dans les profondeurs. Deux d'entre eux étaient, par exemple, implantés presque en face de mon domicile, avenue de la Concorde, sur le trottoir du n°45, et sont restés en place pendant toute la durée des travaux. Ces tubes devaient servir, soi-disant pour faire des sondages (?), mais plutôt à mon avis, en tant que système d'aération facilitant ainsi le pompage pour bien vidanger les importantes poches d'eau. Résultats : un beau pavillon, rue du Docteur Roux, disparaissait entièrement dans les entrailles de la terre, et des fissures sont apparues sur une centaine de maisons alentours... étonnamment, l'affaire fut

rapidement et silencieusement minimisée par les médias. Il était « impératif » que la liaison de Roissy se fasse coûte que coûte... Au fait, nous n'avons pas été informés de ce qu'a pu coûter cette opération.

Revenons au passé, lorsque ce n'était que la « Butte », car le site a marqué d'anecdotes notre jeunesse sevranaise. Je me souviens, en particulier, de l'endroit où la butte domine la rue Danton (anciennement, rue Maximilien Robespierre), d'autant plus que cette dernière présentait une forte dénivellation (en prévision d'un pont pour la ligne SNCF) et formait ainsi une bonne surélévation de terre resté encore en terre meuble plus ou moins ravinée. Ce qui nous faisait, pour nous gosses du quartier, des pistes de glissades où nous usions nos fonds de culottes dans de grands éclats de rire.

Au niveau de l'avenue du Général Leclerc (ex. Route d'Aulnay), face à l'angle du mur du vieux cimetière, existait là une pile prévisionnelle de pont en maçonnerie, en forme de U. Cette construction existait encore en 1945, mais l'intérieur caché de ses murs se transformait de plus en plus en « dépotoir ». Sa destruction fut décidée du fait que son emplacement, très proche de la route réduisait le trottoir à 50cm environ de largeur et cachait donc la visibilité des automobilistes, surtout après qu'un enfant, débouchant brusquement sur la route, se soit fait écraser !

Plus loin, la « butte » suivait son parcours tout au long du cimetière et à travers champs jusqu'à Villepinte, offrant d'agréables promenades champêtres d'où l'on dominait le paysage.

*

DOCKS DU NORD
Matériaux de Construction

M. PIVOT

Boulevard de l'Oureq
SEVRAN - AVI 78-02

CHARCUTERIE FINE

A. KERKHOFF

4, Rue de la Gare

SEVRAN

AVI 78-69

AUTOMOBILES

Réparations de toutes Marques

M. COLIN

112, Avenue Liégaard

LIVRY-GARGAN - AVI. 78-28

**CHAUFFAGE CENTRAL
COUVERTURE - PLOMBERIE
EAU - GAZ**

R. MAUGER

87, Avenue Liégaard, 87

LIVRY-GARGAN - AVI. 79-27

INSTALLATIONS de SALLES DE BAINS
ET APPAREILS SANITAIRES -
Puits et Pompes en tous genres

YÈSÉ

TAILLEUR

HOMMES DAMES

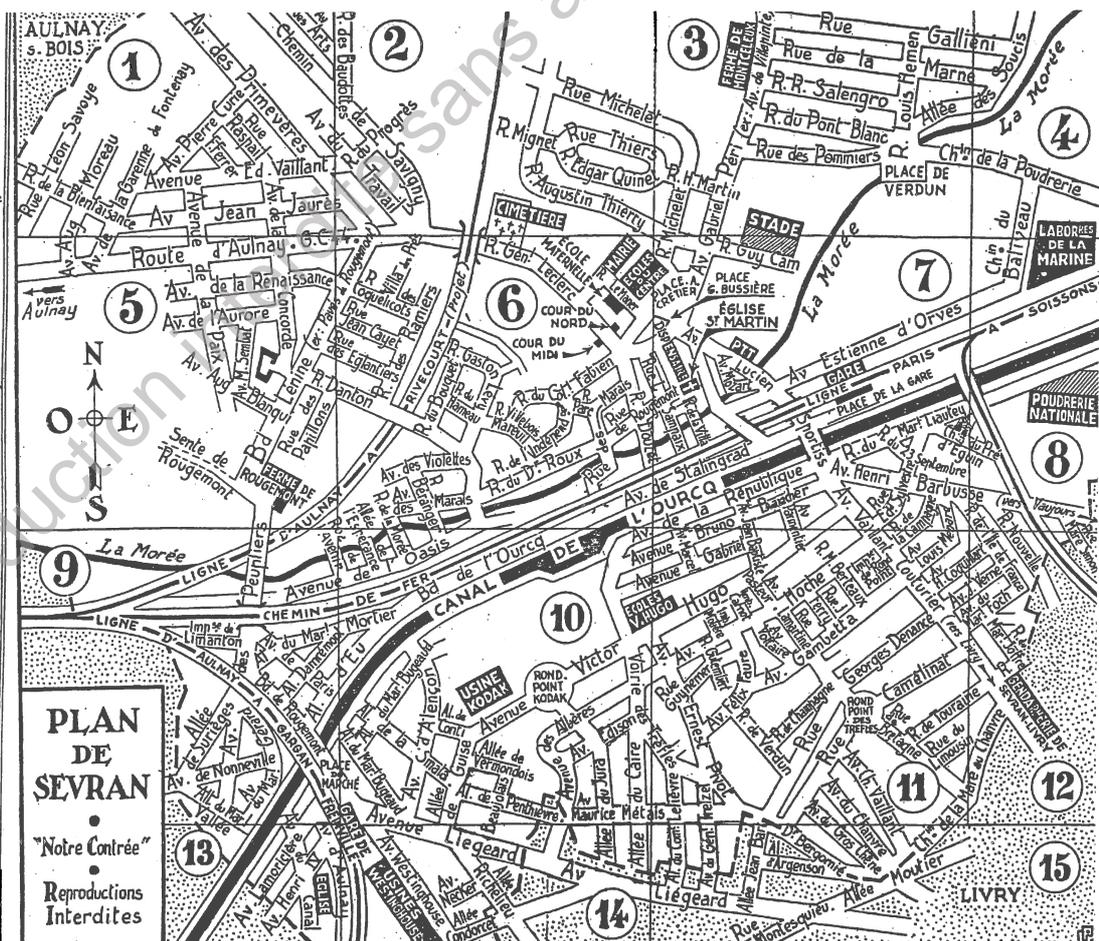
COUPE MODERNE

Travail à façon - Réparations

Transformations

10, Rue Lucien-Sportisse

SEVRAN - (face à la Gare)



Le tracé de la ligne de Rivecourt est aujourd'hui occupé par le RER B.

EVOCATION DU QUARTIER DU PONT-BLANC

Ce ne fut d'abord un simple lieudit que l'on rencontre dans les délibérations du Conseil Municipal du XIX^{ème} siècle.

par Jacques MORTUREUX.

Le lieu-dit Montceleux, en revanche, est beaucoup plus ancien. Ce qui est certain, c'est que ce fut le nom donné à un lotissement qui appartient à la 2^{ème} phase de construction qui commença en 1922, avec ceux des Primevères, des Trèfles et de Rougemont. Le lotissement du Pont-Blanc sera approuvé par la Préfecture de Seine & Oise le 2 décembre 1924.

L'HISTOIRE LOINTAINE

En 1060, les moines de Saint-Martin-des-Champs de Paris acquièrent les terres de Montceleux situées au nord-est de Sevrans, sur une zone surélevée, riche et bien drainée. Une ferme, créée par les moines, prit le nom du lieu-dit de Montceleux mais ceux-ci n'y vivaient pas.

Deux siècles plus tard, l'abbaye de Livry acquit les terres de Rougemont. Au 17^{ème} siècle, la propriété bourgeoise est représentée par les fermes de Fontenay, des Bodautes et de la Fossée.

Après la Révolution, les biens du clergé ont été vendus, mais non morcelés, bien au contraire puisqu'en 1812, Monsieur TOUCHARD, administrateur des messageries royales, qui fut maire de Sevrans, devint propriétaire de la terre de Montceleux ainsi qu'une partie de celle des Bodautes.

En 1842, le Comte de NICOLAÏ, déjà propriétaire de la ferme de Sevrans qui provenait du fief seigneurial, racheta à Monsieur TOUCHARD l'ensemble de sa propriété. Les grands propriétaires n'exploitaient pas eux-mêmes leurs terres. Un fermier dirigeait une équipe d'ouvriers agricoles vivant au village de Sevrans. Bien souvent ce fermier servait le propriétaire tout

au long de sa vie.

A la fin du 19^{ème} siècle, 78% des terres exploitées appartenait aux propriétaires des cinq grandes fermes sevranaises (Montceleux, Rougemont, La Fossée, Les Bodautes, Fontenay)



LE LIEU-DIT LE PONT-BLANC

Le 11 novembre 1838, lors des délibérations du Conseil Municipal :
« Monsieur le Maire (M. PIVOT, Nicolas, Ernest) a indiqué, suite à l'intention de faire des plantations sur une place vague du chemin vicinal n°20 dit du Soussy au lieu-dit « Le Pont-Blanc », qu'il avait demandé au

sieur DAVID, pépiniériste à Tremblay, combien il prendrait pour fournir, entretenir et répondre pendant 3 ans des arbres d'essence d'orme et peuplier suisse »

Monsieur DAVID offrait de se charger de cette plantation au prix de 1,75F chaque pied d'orme et 1,25F chaque pied de peuplier. Le Conseil, après avoir délibéré, a chargé Monsieur le Maire de faire exécuter cette plantation au compte et pour le profit de la commune, en mettant les arbres distants de 3m et alternativement un orme, un peuplier.

Le 7 mai 1843, le Conseil se penche sur un problème semblable sur la même zone « Le Maire a donné communication de sa lettre du 31 janvier à Monsieur de NICOLAÏ, propriétaire à Sevrans, demeurant à Montfermeil, par laquelle il annonce à celui-ci qu'il existe 49 pieds d'arbres, essence d'orme sur le chemin communal du Soussy sur une pièce de terre appartenant à M. de NICOLAÏ. Le Conseil propose au propriétaire d'abandonner ces arbres au profit de la commune, moyennant un dédommagement de 1,75F par arbre »

Mais après tractations, le propriétaire consentit à céder ses arbres pour 4F l'unité, faisant valoir que les arbres avaient 20 ans.

Il faudra attendre le siècle suivant pour que le Conseil Municipal évoque le Pont-Blanc et ce d'une façon très concise. Le 5 décembre 1910 « Monsieur FLANDRE signale l'inondation des terres avoisinant le Pont-Blanc. La commission travaux verra quel travail doit être fait »

A l'époque, sitôt que l'on a quitté la Place de Sevrans en empruntant la route de Villepinte (rue Gabriel Péri), le regard suit la double rangée de peupliers et ne s'arrête, en haut de la petite côte, que sur la masse trapue des bâtiments de la ferme de Montceuleux.

C'est face à cet ensemble imposant, qui prenait parfois des allures de forteresse, que va s'établir le lotissement. Tout autour, régnaient les champs dont la terre, fraîchement retournée en automne, évoquait une mer houleuse cernant la ferme isolée sur un îlot.

Au recensement de 1901, la ferme de Montceuleux comptait 6 habitants : le patron cultivateur Jean Baptiste NANSOT, âgé de 41 ans, sa femme Juliette DAVID, 1 enfant et 3 domestiques.

En 1926, le patron était Paul AUBRY, âgé de 28 ans, né à Sevrans



SEVRANS — Rue de Villepinte

Fivost, édit. Sevrans

LES LOTISSEMENTS

Signes de croissance, de passage à l'urbanisation, Sevrans a connu ses premiers lotissements dès la fin du 19^{ème} siècle. Ils furent un des facteurs d'intégration à la banlieue.

Ce furent surtout ceux de Freinville, puis du sud du canal (Sevranaise 1^{ère} partie) Après la Grande Guerre, une 2^{ème} phase voit apparaître les lotissements du Hameau, des Trèfles (1^{ère} partie), de Rougemont en 1922. Ceux de la Bienfaisance, des Trèfles (2^{ème} partie) en 1923 et celui du Pont-Blanc en 1925.

Mais si M. de NICOLAÏ possédait presque la totalité de ce que le regard pouvait saisir dans le secteur, il subsistait encore des propriétés de surfaces plus modestes acquises ou reçues en héritage par des bourgeois ou des nobles fortunés.

L'ORIGINE DE LA PROPRIETE

Au début de l'année 1923, les héritiers de Monsieur PIVOT Alexandre Ernest, décédé à son domicile de Livry le 28 septembre 1922, cherchent à vendre un terrain destiné à être loti. L'acte définissant le cahier des charges du lotissement a été enregistré chez Maître PAIN, notaire à Sevrans, le 23 février 1923.

Mais tout d'abord, découvrons une partie de l'origine du droit de propriété : M et Mme Nicolas de SAINT AUBIN (née LEDOUX) habitant Paris achètent une propriété constituée de terres de culture situées à Sevrans, à Jean Baptiste DESMARQUETS le 9 novembre 1800. Monsieur de SAINT AUBIN était un ancien receveur des finances et possédait d'autres terres à Sevrans car LAMAILLE, dans les annales de Sevrans, précise que « Les terres des Bodautes avaient été réunies à celles dites de Longchamps par M. de SAINT AUBIN ». Toujours selon LAMAILLE, en 1890, ces terres appartenaient à M. DELACOURTIE qui en avait hérité de M. PARMENTIER.

Mais revenons aux terres de Montceuleux. Elles faisaient partie de la dot

signée par contrat de mariage, en avril 1800, de Mademoiselle Adélaïde Jeanne de SAINT-AUBIN avec M. Antoine Mathieu PARMENTIER. Il s'agit vraisemblablement de la même famille et l'on peut en déduire que M. de SAINT AUBIN était un propriétaire important.

Deux garçons sont nés de cette union : Aimé Théodore qui fut avoué et Augustin qui, en 1865, épousa Adélaïde BORER. Augustin PARMENTIER, chef de bureau au Ministère de la Guerre, habitait avec sa famille rue des Petits Hôtels à Paris.

Deux enfants se partagèrent la succession d'Augustin PARMENTIER en 1887 : Auguste Adolphe et Emma Adeline mariée à M. Joseph TOUCHIER, demeurant à Paris. Une pièce de terre fut attribuée à Emma Adeline TOUCHIER. Le couple TOUCHIER conserva peu de temps le bien familial, car il fut vendu à M. Alexandre Ernest PIVOT, propriétaire demeurant à Livry, le 29 mai 1890. Monsieur PIVOT gardera le terrain jusqu'à son décès en 1922.

131/1
1171
Par devant M^r Maurice Pain
Notaire à Sevrans (Seine et Oise) soussigné
Et comparant
Monsieur Raymond Dubouché, né le
citant demeurant à Paris, 66 Rue de la Fayette
Avisant au nom et comme
mandataire de Monsieur Paul Perrotin
industriel demeurant à Orléans (Loiret),
en vertu des pouvoirs qu'il lui a donnés
aux termes d'un acte sous signatures
privées en date à Paris du vingt six
Janvier mil neuf cent vingt trois, dont
l'original non encore enregistré est
dépouillé joint et annexé à la minute
de l'acte de ce jour de charges devant
notaire soussigné ce jour même, lequel
procuration et cahier de charges sont
enregistrés en même temps que les
présentes
Lequel préalablement à l'établissement
du Cahier de Charges, objet des présentes a eu
passé ce qui suit

Exposé
Suivant acte reçu par M^r Pain
notaire soussigné le onze Janvier mil neuf cent
vingt trois, Monsieur Maurice Hubert Ernest
Pivot, négociant et Madame Eugénie Liens
son épouse demeurant ensemble à Paris (Seine
et Oise) Rue de Meaux numéro 496. Monsieur
Gabriel Guiville, industriel et Madame
Alicé Ernestine Pivot, son épouse demeurant
ensemble à Nogent, Rue de l'Église numéro 67,
et Monsieur Henri Collet, agriculteur et Madame
Léonienne Marguerite Pivot son épouse
demeurant ensemble à Fère en Barrois (Aube)
régulièrement représentés audit acte, ont fait joint
et donné à l'effet pour une durée de quatre années
entières et consécutives qui ont commencé à courir

L'ETABLISSEMENT DU LOTISSEMENT

Avec les héritiers PIVOT, comparait M. Raymond AUBOEUF, négociant à Paris, rue Lafayette. Mais nous savons par ailleurs que M. AUBOEUF est directeur général de la Compagnie « PHAROS » société anonyme d'opérations immobilières, rue de Chateaudun à Paris, constituée le 10 février 1920. En 1924, son capital est de 500.000F, M. AUBOEUF est le mandataire de M. Paul GENAIN, industriel à Olivet(Loiret).

Les 3 héritiers PIVOT ont fait un bail de location pour 4 années à M. Paul GENAIN « d'une pièce de terre sise à Sevrans (S & O), lieu-dit Le Pont-Blanc. Les consorts PIVOT ont conféré à M. GENAIN la faculté d'acquérir si bon lui semble, pendant le cours du bail l'immeuble dont il s'agit. En conséquence, les consorts PIVOT ont promis de vendre cet immeuble à M. GENAIN ou à toutes personnes qu'il sera substitué, même

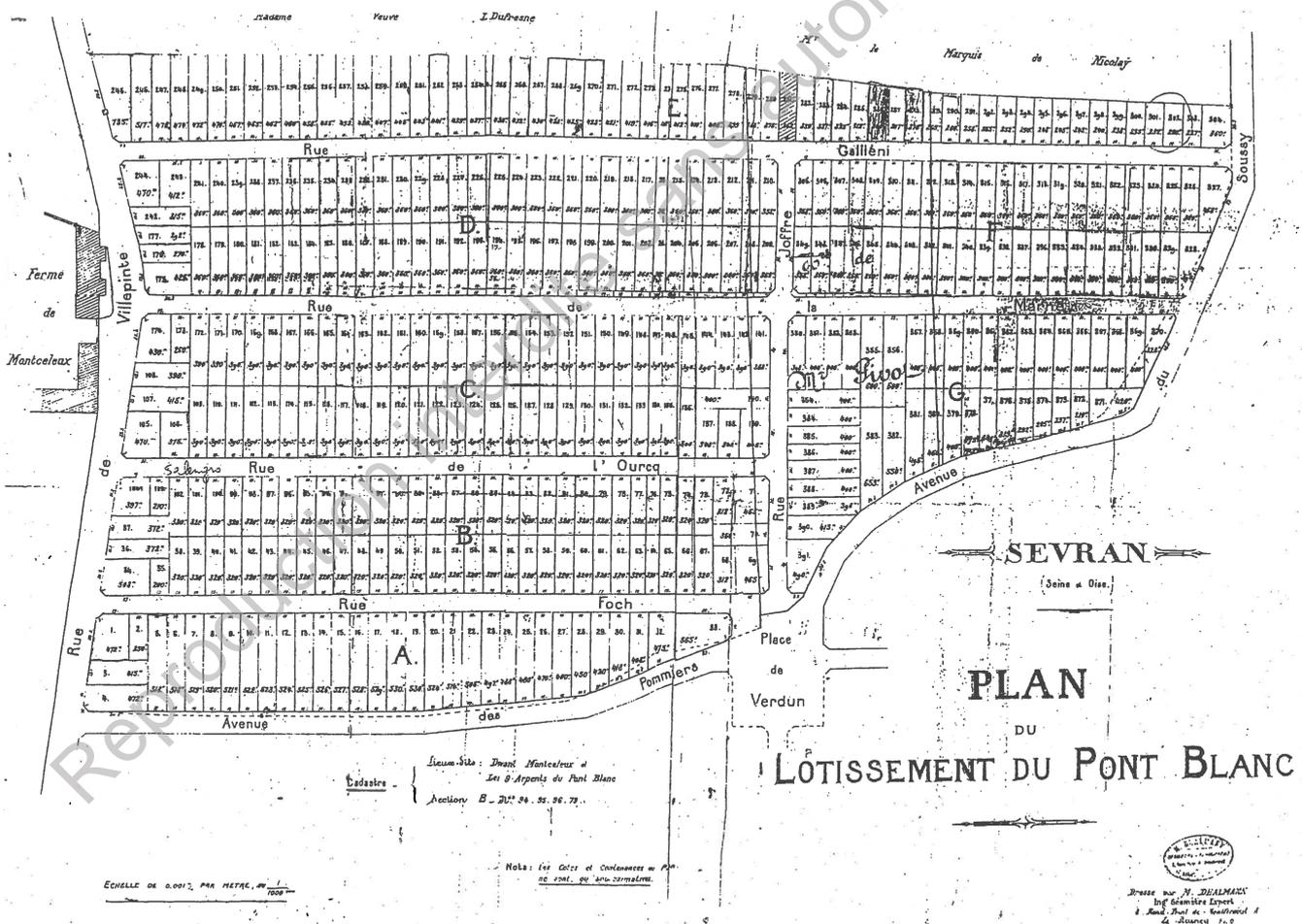
en plusieurs fois et par fraction et de réaliser des ventes directement par les consorts PIVOT désignés par M. GENAIN et en sa présence. »

UN CAHIER DES CHARGES

Il est établi par le lotisseur : Le terrain de 24 000m2 est situé face à la ferme de Montceuleux, le long de la route de Villepinte et à l'opposé bordé par le chemin du Soussy.

Les terrains contigus appartiennent aux héritiers DELACOURTIE, à M. NANSOT et à M. de NICOLAÏ. (On peut constater que les grands propriétaires sont toujours très présents à Sevrans).

M. GENAIN propose d'établir plusieurs voies longitudinales dénommées rues Gallieni, de la Marne, de l'Ourcq et Foch.



Voici le lotissement du Pont-Blanc constitué sur le papier.

Une voie transversale, rue Joffre, joignant la rue Galliéni à un carrefour dénommé Place de Verdun, compris entre le chemin des Pommiers et celui du Soussy.

La dernière des voies construites devra être achevée le 30 juin 1925.

LES CANALISATIONS

Elles comprendront l'eau et le gaz. Elles seront assurées par les soins des vendeurs et seront terminées en principe avant la construction de la voie correspondante.

LES CONSTRUCTIONS

Il est interdit d'élever des constructions en bois ou carreaux de plâtre non enduits, ayant un caractère provisoire ou recouverte de planches et carton bitumé.

Néanmoins, les chalets en bois d'un aspect suffisamment décoratif, édifiés en vue d'une habitation définitive, sont autorisés à condition d'être pourvus d'une couverture en dur et de soubassements en maçonnerie.

UN SYNDICAT DES ACQUEREURS

Lorsqu'ils le jugeront opportun, les vendeurs pourront renoncer à s'occuper de l'entretien des voies nouvelles. Les acquéreurs devront alors se constituer en syndicat sous la forme prévue par les lois de 1865 et 1888.

Le plan d'origine est divisé en 391 lots de surface variable de 320m² à 450m² et même 520m² suivant les rues.

Les actes de vente des terrains consultés montrent que les héritiers PIVOT en perçoivent directement le produit de la vente.

Le 17 février 1924, le Conseil Municipal accepte le projet de lotissement du Pont-Blanc présenté par la Société

Pharos. Curieusement, on ne parle plus de M. GENAIN, l'industriel du Loiret qui avait établi le lotissement. Le même jour, le Conseil approuve le lotissement de la Mairie présenté par la même Société Pharos.

Mais une Loi du 19 juillet 1924 impose l'obligation aux lotisseurs d'obtenir l'approbation préfectorale. Or, la Préfecture de Versailles considérait, le 17 septembre 1924, avec la commission sanitaire que l'évacuation des eaux usées n'était pas satisfaisante et le projet de lotissement du Pont-Blanc présenté par la Société Pharos était rejeté.

Pourtant le 2 décembre 1924, après une nouvelle enquête, la commission sanitaire départementale donne son approbation à condition que la Société Pharos assure l'alimentation en eau potable, installe gaz et électricité, et obtienne les permissions de voirie, les raccordements avec voies existantes et l'écoulement des eaux provenant du lotissement.

Au Conseil Municipal, un élu demande le 21 juin 1925 la mise en état de la Place de Verdun, tandis qu'un autre demande l'enlèvement des ordures ménagères au Pont-Blanc et le prolongement du trottoir route de Villepinte.

C'est le signe que le nouveau quartier doit commencer à se peupler.

Par chance, nous possédons un recensement de 1926 qui va nous aider à connaître ces nouveaux Sevranaïis.

LE RECENSEMENT DE 1926

Sevrans compte alors 1531 maisons, 1873 ménages soit 6058 individus dont 1564 étrangers soit 25%.

Au Pont-Blanc 125 maisons ont été construites dont 4 doivent être des résidences secondaires. Elles hébergent

121 ménages, représentant une population globale de 423 personnes dont 9 étrangers

Parmi ces ménages 65% viennent de Paris, essentiellement des quartiers ouvriers du nord-est de Paris 10^{ème}, 11^{ème}, 18^{ème}, 19^{ème} et 20^{ème} arrondissements. Certains y étaient nés, d'autres y avaient des enfants nés à Paris. D'autres ménages viennent de la proche banlieue nord ou est. Les provinciaux sont représentés principalement par les départements de l'Aisne, du Pas-de-Calais, de l'Oise et de la Seine & Marne.

Les étrangers sont peu nombreux : 3 Belges, 3 Italiens, 1 Espagnol, 1 polonais, 1 Turc (Arménien).

Des professions représentées nous avons retenu :

Ouvriers spécialisés sur métaux (chaudronniers, tourneurs, serruriers, mécaniciens...)	22
Ouvriers sans spécialité	4
Electriciens	2
Ouvriers sur bois (charpentier, menuisier, ébéniste)	10
Maçons	10
Mancœuvres	2
Chauffeurs	2
Imprimeurs, typographes, relieurs	7
Couturières	12
Professeur	1
Employés	27
Comptables	4
Sténodactylos	4
Commerçants, artisans	5

Nous constatons une forte proportion d'employés à laquelle s'ajoutent comptables et sténodactylos soit 35 personnes.

Toutes ces catégories professionnelles, dans l'ensemble formées de spécialistes, devaient se situer dans une

certaine moyenne de rémunération, d'autant que tous travaillaient à Paris ou en proche banlieue.

L'EFFET DES NOUVEAUX LOTISSEMENTS

QUE LA LUMIERE SOIT

Le 14 février 1925, le Conseil Municipal décide d'étudier l'éclairage de la route de Villepinte et de poser 3 lampes. Par ailleurs, le Conseil décide de passer marché avec M. FORTIER pour l'entretien des lampes pour 1925 : 20F par lampe soit 1.500F pour 75 lampes.

UNE ECOLE NE SUFFIT PLUS

Il serait grand temps de se préoccuper de la construction du futur groupe scolaire Victor Hugo : « La commission travaux se rendra sur place, avenue Victor Hugo prolongée pour rechercher le meilleur emplacement où sera édifié le nouveau groupe scolaire. »

LES BRAVES CITOYENS SEVRANAIS COMMENCENT A S'INQUIETER

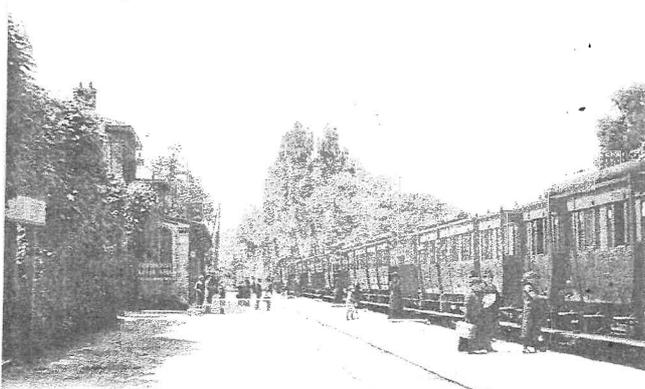
Ce même jour : « Le Conseil, à l'unanimité : à la demande du commissaire de police d'Aulnay, vu l'augmentation croissante de population apportant des charges nouvelles, bals, débits de boisson, marchés, nombreuse population flottante d'étrangers et d'indésirables.

Considérant que le nombre actuel d'agents de police cantonale est insuffisant donne avis très favorable à 5 emplois nouveaux d'agents cyclistes. »

MEME LES CHIENS SERONT SOUS SURVEILLANCE

Toujours en 1925, le 24 mai, en réunion du Conseil, « M. le Docteur CINCIN demande des sanctions pour les

propriétaires de chiens errants. M. le Maire Propose de doubler la taxe pour les propriétaires de 2 ou 3 chiens et de porter cette taxe à 40F. »



SEVRAN (S.-et-O.) — Départ d'un train

DAVANTAGE DE TRAINS POUR LES OUVRIERS

Le Conseil émet le vœu que la Compagnie du Nord augmente le nombre de trains ouvriers de 5h à 8h du matin.

DAVANTAGE DE CLASSES POUR LES ECOLIERS

En 1929, Sevrans ne possède encore qu'une seule école au centre ; pourtant, la population s'élève à plus de 6.000 habitants.

Le Maire donne lecture au Conseil, le 16 juin, d'une lettre de la Directrice de l'école des filles qui renouvelle sa demande de construction de 2 classes depuis le mois d'octobre 1927. « L'une de ces classes occupe un local défectueux sous tous rapports. L'autre est installée dans la cantine : local très étroit et humide. Il n'est pas possible de laisser les enfants dans des locaux aussi insalubres. L'effectif d'une classe devant être au plus de 35 élèves, nous aurons encore besoin de 6 classes compte tenu d'une ouverture d'école promise à Freinville. »

*



Vue aérienne des années trente montrant le quartier du Pont-Blanc, un peu à l'écart du centre, cerné par la plaine agricole. Au premier plan, on aperçoit à gauche, la maison Canda devant le groupe scolaire du centre, à droite, le marché sur la place devant les derniers hangars de la ferme des Baudottes. On aperçoit encore, sur la route de Villepinte, à droite la salle paroissiale et en face le cinéma le Kursall (aujourd'hui salle des fêtes).

LA MEMOIRE VIVANTE DU PONT-BLANC

Des témoins de cette époque racontent.

Propos recueillis par Jacques MORTUREUX.

Parmi les premiers installés : Raymonde, Denise... font partie des plus anciens résidents demeurant toujours dans ce même quartier. Malgré les difficultés matérielles, les rigueurs de l'époque, ils gardent tous un souvenir émerveillé de leurs jeunes années.

Raymonde est née à Paris en 1917, le père, M. DIOUDONNAT, originaire d'Auvergne, travaillait dans une grande entreprise de travaux publics. Il avait débuté « en poussant la brouette et en gravissant les échelons », et était devenu surveillant de chantier. Le logement parisien était trop petit avec 3 enfants, la proche banlieue trop chère, depuis qu'il était à Paris le père rêvait d'un

l'oncle maternel et sa femme achetèrent le lot voisin dans la rue de l'Ourcq. Il fallut ensuite construire. Mais comme le papa était de la partie, ce fut avec des copains, « Maman apportait de Paris toute la nourriture et on campait et mangeait dans le jardin. C'était une maison en dur, la première du lotissement » précise non sans fierté Raymonde, car toutes les maisons construites la première année étaient en bois, comme celle de l'oncle.

Il y avait encore très peu de maisons sur les terrains, selon Raymonde, mais au recensement de 1926, la rue de l'Ourcq comptait 22 maisons, dont la moitié possédée par des Parisiens.

Raymonde habite encore aujourd'hui la maison familiale.

Denise DESCOINS fait partie d'une grande famille qui s'installa au Pont-Blanc. Elle est née le 20 novembre 1922 à Paris dans le 13^{ème} arrondissement. Elle demeure toujours au Pont-Blanc, rue Roger Salengro, dans un pavillon qu'elle fit construire après son mariage.

Denise a une mémoire particulièrement précise des lieux et elle a conservé un grand répertoire de noms de personnes. Ses parents étaient originaires de Paris depuis 3 générations. « Mon père était staffeur-mouleur. Il avait fait 3 années d'apprentissage dans un atelier à Paris, puis après avoir travaillé 10 ans en Belgique, il avait exercé à Paris après la Grande Guerre. Là, il a travaillé pour les grandes églises parisiennes (la Madeleine, Saint-Vincent-de-Paul, Notre-Dame), le Zouave du Pont de l'Alma... Ma mère était une fille HEMMEN...

Dans le lotissement, il y avait encore très peu d'habitants. M. COURTAINE s'était



Raymonde au Pont-Blanc vers 1930.

jardin. Mais la famille n'était pas seule,

installé à l'angle du chemin du Soussy et de la Place de Verdun et vendait ses maisons en bois. Et chaque acquéreur de terrain, (au début ce n'étaient que des Parisiens), pouvait commander son petit bungalow pour le dimanche ou pour s'installer définitivement.



Pour mes parents, la petite maison du 16 de la rue Joffre a été construite en briques rouges par un entrepreneur, une connaissance de mon père. Et c'était la seule dans le coin si bien qu'on l'appelait le petit château. »

Les familles LELUBRE et LECOLLE ont commencé avec une baraque en bois, qui a été abandonnée dès qu'elles ont pu faire construire en maçonnerie, sans doute grâce à la Loi LOUCHEUR (Ministre du Travail & de la Prévoyance Sociale 1926-1930, il fit voter en 1928 une loi d'aide à l'habitation populaire, cette loi permettait d'obtenir des taux de prêts intéressants).



En attendant la construction de la maison, la famille DESCOINS venait à pied de leur logement parisien du 10^{ème}, avec une charrette à bras. « Il y avait avec mes parents,

mes cousins, mes deux frères aînés. Mon grand-père HEMMEN et moi, étions dans la voiture tirée par mes oncles HEMMEN ou mes parents. Nous passions par Pantin, puis nous suivions le Canal de l'Ourcq.

Quand nous arrivions enfin au coin de la rue de l'Ourcq et de la rue de Villepinte, nous nous arrêtions chez M. LESAGE qui tenait un café-restaurant au n°2, c'était aussi une baraque en bois (elle existe toujours, mais est maintenant recouverte d'autres matériaux). Les parents apportaient du ravitaillement acheté aux Halles. Le soir, nous dînions chez LESAGE, puis nous reprenions la voiture à bras pour rentrer à Paris. C'était très gai, j'avais 3-4 ans mais je me souviens que mes cousins disaient au grand-père « Descends de ton cheval. Oh ! Fainéant ! ».

Au bout de quelque temps, de nombreux petits commerces ont vu le jour dès que les maisonnettes devinrent plus nombreuses. « Il y avait un autre café à l'angle de la route de Villepinte et le chemin du Soussy. La patronne était Madame COMBERT, mais ce qui nous plaisait, à nous les enfants, c'est qu'il y avait un piano mécanique. Un autre café installé dans une baraque en bois vers 1926-27, c'était chez la mère JUNOT, j'y allais avec mon grand-père. En plus, elle savait tirer les cartes et beaucoup de femmes venaient la voir pour ça.

A l'angle de la route de Villepinte et de la rue Foch, il y avait M. BOUQUIOU, boucher, mais qui, en plus, faisait dépôt de pain et de lait. J'allais à l'école avec ses enfants. Tous les matins à 6h30, j'allais avec mon frère aîné chercher le lait que M. BOUQUIOU avait ramené de la ferme AUBRY. Et l'hiver, il fallait attendre que le lait dégele.

Madame DUPERIER, dans sa maison en bois, était blanchisseuse. C'était au 11 rue de l'Ourcq. Les clientes, qui en avaient les moyens, faisaient laver et repasser les chemises et les plus beaux vêtements. Moi, j'apportais les faux-cols de mon père qui devaient être amidonnés, car il faisait un

métier dont la tradition impliquait le port des faux-cols à cette époque.

Toujours rue de l'Ourcq, au 5, dans une maison en bois qui, bien que recouverte, existe toujours, était installé le cordonnier M. MERCIER. Je lui apportais les galoches des frères et sœurs. Il était très gentil et me donnait toujours un caramel mou de la marque du « Lion ».

A l'angle de la rue Galliéni et de la route de Villepinte, se trouvait un café tenu par Mme GICKER dans la journée, elle était relayée par son mari dans la soirée car lui travaillait à la Poudrerie. Mais le dimanche matin, dans une baraque en bois au fond du terrain, M. GICKER faisait aussi le coiffeur. Et à moi il me faisait des ondulations, c'était la mode, et l'après-midi, je retournais avec mes oncles et tantes dans son café pour danser au son du phono. »

LE CONFORT

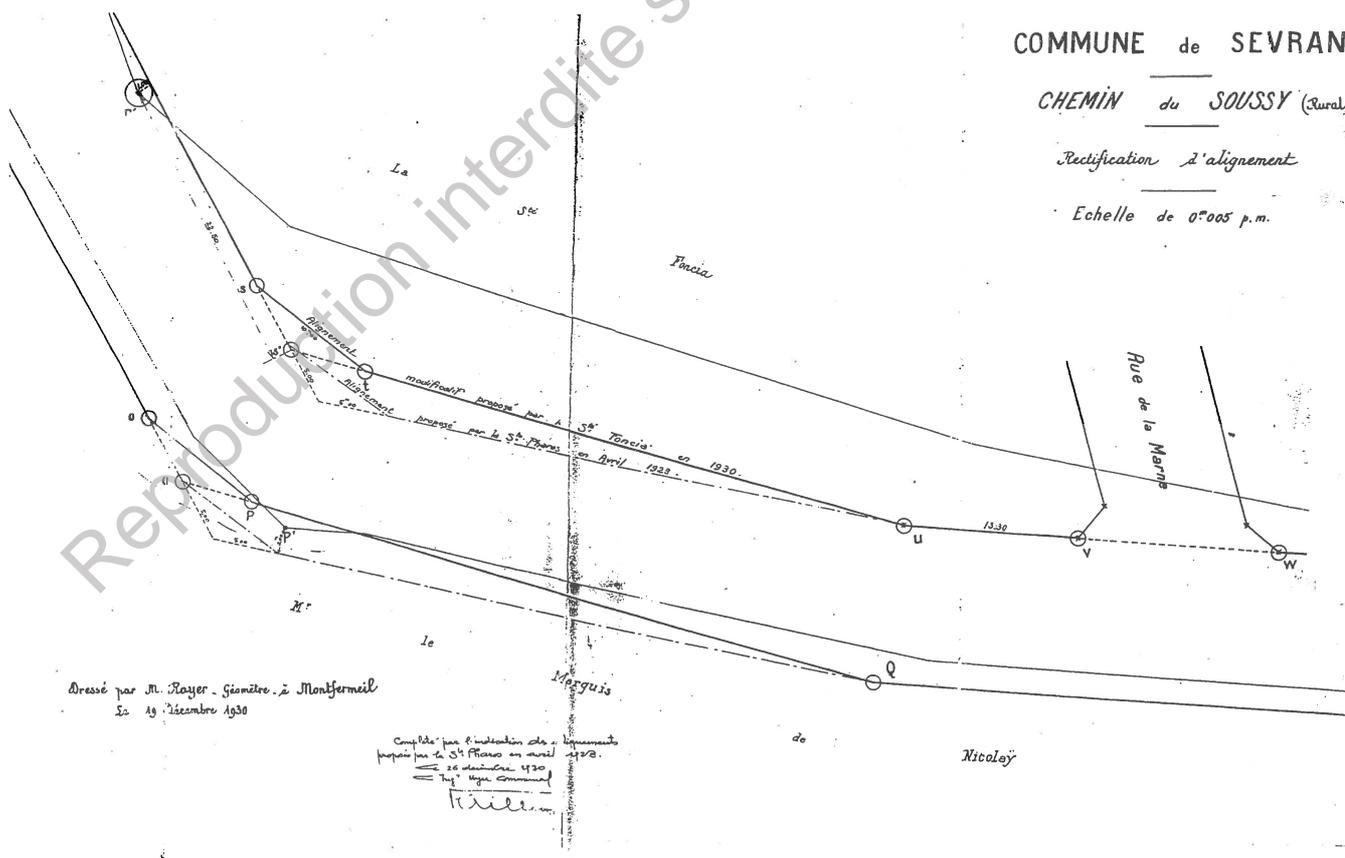
Comme tout le monde dans le quartier, Raymonde a connu l'éclairage avec les lampes à pétrole et pour l'eau il y avait une pompe et l'eau paraît-il était potable.

« Pour nous chauffer, poursuit Raymonde, nous avions de petits «godins», mais comme les pièces étaient petites, c'était facile à chauffer. Mais par contre je repense à une histoire qui m'était arrivée lorsque j'étais jeune fille. Comme je voulais garder la ligne, je faisais quelques mouvements de gymnastique dans ma chambre, là où il y avait un peu de place entre le lit et le poêle. Je ne sais plus ce que j'avais fait comme mouvement, mais je me suis retrouvée pliée en deux, les pieds en l'air. Je ne pouvais plus me dépêtrer, à tel point que j'ai dû appeler ma mère qui heureusement m'a entendue car elle était en bas. »

BIEN DU SOUCI POUR UN CHEMIN

C'est le chemin du Soussy dont le tracé n'avait pas été rectifié et devait répondre aux conditions de circulation d'une ville.

Le 21 mars 1923, le Conseil a pris connaissance du dossier de la Société Pharos, 70 rue Lafayette à Paris, prévoyant un échange de territoire entre la dite société et la commission sur le chemin du Soussy. Il accepte les propositions de la dite société



sous réserve qu'elle abandonne environ 165m² du terrain d'angle, lot n°33, pour agrandissement de la Place de Verdun et autorise M. le Maire à signer la convention avec la société Pharos.

Le 18 avril 1923, une convention est proposée par la commune à la Sté Pharos pour la rectification du chemin rural n°10, dit chemin du Soussy afin de lui donner une largeur uniforme de 12m.

Par une pétition en date du 12 novembre 1925, les habitants du Pont-Blanc exposaient à M. le Préfet les raisons qui s'opposaient à la convention d'échange du chemin du Soussy et de la Place de Verdun entre la commune et la Sté Pharos.

Le 14 janvier 1926, M.BENAZET, secrétaire du groupe Les Petits Acquéreurs du Pont-Blanc, se plaint « des inondations dont le lotissement a été victime, l'eau atteignait par endroits jusqu'à 40cm...Les causes de l'inondation sont les suivantes : le fossé bordant le chemin du Soussy a été comblé par le lotisseur. Ce fossé recevait des collecteurs et des drains destinés à l'écoulement des eaux du lotissement. De plus, les drains ont été coupés sans être rétablis. »

Mais en février 1926, le groupe des Petits Acquéreurs du Pont-Blanc adresse un courrier au Maire, pour signaler son désaccord avec la condition d'échange de terrain du chemin du Soussy et de la Place de Verdun : « Nous considérons la Place de Verdun comme faisant partie du lotissement et de ce fait, comme étant la propriété des petits acquéreurs de terrain du Pont-Blanc, nous ne reconnaissons pas à la société Pharos le droit d'en disposer. »

Le 17 mai 1927, une lettre de la société Pharos est adressée à M. le Maire : « pour terminer la délibération des alignements du chemin du Soussy, nous vous proposons un rendez-vous avec notre géomètre. »

En 1930, le 16 juin, La Sté Foncia (ex.Pharos) propose un rendez-vous au Maire pour signer la convention d'échange de terrain pour le nouveau tracé du Chemin du Soussy.

Ce n'est que le 4 mars 1931 que «le Conseil accepte à l'unanimité sauf deux abstentions, le projet de convention d'échange et les plans, présentés par la Sté Foncia, des rectifications d'alignement du chemin rural n°10(chemin du Soussy) et autorise le Maire à signer la dite convention.

DE L'IMPORTANCE DE L'EAU

S'il y a parfois trop d'eau au Pont-Blanc, ce n'est certainement pas sur l'évier des habitants. Certains avaient la chance de se trouver sur une nappe d'eau potable, telle Raymonde, et de pouvoir installer une pompe. Les autres étaient condamnés à des corvées d'eau journalières. Ainsi, retrouvons Denise qui conserve des souvenirs très précis à ce propos : « Nous avons bien une pompe dans le jardin, mais l'eau n'était pas potable. Alors, tous les soirs vers 7h, nous partions avec mon frère aîné en tenant une grande lessiveuse à nous deux et un seau dans l'autre main pour rejoindre la gare de Sevrans-Livry... Et en chemin, quand il faisait nuit, l'hiver je disais à mon frère «je t'assure qu'elle nous suit » car la lune me faisait peur. Nous allions à la gare pour attendre le train que prenaient papa et grand-père qui revenaient du travail. Une fois descendus, ils remplissaient les récipients à la borne fontaine qui se trouvait près de la barrière du chemin de fer. A l'époque il n'y avait pas de passage souterrain. C'était une des fontaines les plus proches. Il y eut ensuite une fontaine sur la place du marché, face à l'actuelle pharmacie Millet, puis à côté du Kursaal. »

M. PROT qui habite alors 88 rue Galliéni, est conseiller municipal. Il adresse une lettre au Maire le 16 mai 1929 : « Je viens, au nom des propriétaires et locataires du Pont-Blanc, solliciter de votre bienveillance l'obtention d'une borne fontaine. Ce lieu où l'agglomération est sans cesse croissante étant dépourvu de tout système permettant à chacun de se procurer de l'eau potable, je crois donc que la pose d'une borne fontaine serait de toute nécessité, car la majorité de cette population est contrainte de s'approvisionner route de

Villepinte et en hiver, assez fréquemment de pousser jusqu'à la place du marché. Cette pénible corvée, presque quotidienne, plus fatigante qu'elle est assumée par des femmes et des enfants et qu'elle représente un trajet aller, retour, variant de 20 à 35 minutes avec des charges assez considérables. »

Enfin, le Conseil décide la pose d'une borne fontaine dans le quartier du Pont-Blanc et ce sera à l'angle de la rue Joffre et de la rue Galliéni, puis un peu plus tard place de Verdun, à l'angle du chemin du Soussy.

Cette évocation du problème de l'eau au Pont-Blanc amène naturellement une anecdote sortie des souvenirs de Denise : « M et Mme CHILOT habitaient rue Joffre. M. CHILOT travaillait dans le bâtiment et sa femme était domestique dans une famille bourgeoise parisienne.

Lui, avait l'habitude de venir chaque soir chercher 2 brocs d'eau à la fontaine de la place de Verdun.

Au préalable, il passait au café HEBERT, juste le temps de prendre une petite goutte. Moi qui était très « taquineuse », un certain soir, l'idée me pris

de lui prendre ses brocs posés près du comptoir, sans me faire remarquer et, je suis allé les jeter dans la Morée qui passait à côté de la place. J'ai attendu qu'il sorte et je me trouvais là comme par hasard. Il rouspétait et me demanda si je n'avais rien vu. Puis le pauvre père CHILOT est retourné chez lui. Je l'ai vu bientôt revenir avec 2 seaux de maçon, mais il n'a jamais retrouvé ses brocs. Le courant les avait emportés.

LES ORNIERES

C'est un terme qui revient sans cesse dans les propos de Denise et qui devait correspondre à une réalité très contraignante dans la vie quotidienne. A un tel point que BENECH, le charbonnier, se refusait à livrer du charbon au Pont-Blanc, si bien que Denise allait chercher avec son frère un sac de 25kgs de boulets avec la brouette.

LE CHOMAGE

Dès 1931, le gouvernement avait pris des mesures pour essayer d'atténuer les effets de la crise économique qui frappait spécialement les ouvriers.

Les communes de plus de 5 000 habitants (c'était le cas de Sevrans) ont le droit de créer un fonds municipal de chômage. Le Conseil Municipal en adopte le projet à l'unanimité et nomme une commission de contrôle le 4 mars 1931. Le président en est le premier adjoint GINOLIN, assisté de deux conseillers, complété par deux représentants du patronat et deux représentants des ouvriers, dont l'un est Louis FERNET demeurant 5 rue Foch.

Sevrans comptait :

- 68 chômeurs en mars 1931,
- 576 en décembre 1932
- 755 en décembre 1935

De cette époque date la fin de l'extension des lotissements de l'entre-deux-guerres.

UN CREDIT D'EMPLOI

Le 18 mars 1934 «en raison de la crise actuelle de chômage, le Conseil pense qu'un nombre variable de chômeurs pourraient être



Anniversaire guerre mondiale
CARTE POSTALE
 Sevrans le 2 Août 1936
 Correspondance Adresse

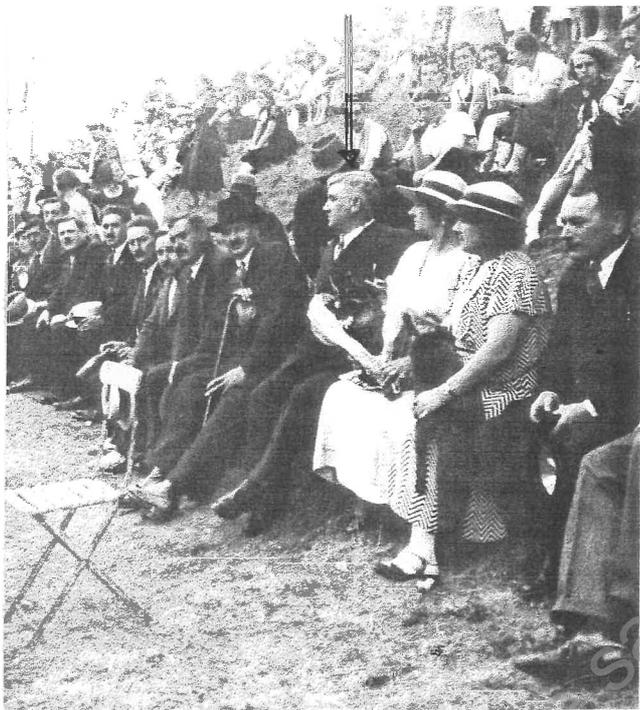
Chers Amis
 Souvenir des Amis Louis et Cécile Chilot
 leur villa de Sevrans 59 Rue de la Marne.
 J'ai une quinzaine d'années de nos propres mains
 sans oublier la mienne. Vous envoient mes bons
 baisers. Amitié sincère.

Deux amis qui font pour vous
 Bonnes Soirées

Louis et Cécile
 Sevrans. 59 Rue de la Marne

occupés par la ville et autorise le Maire à embaucher des chômeurs pour l'exécution de travaux communaux au salaire horaire de 5,50F (le salaire d'une femme de ménage était de 3,50F) et autorise un crédit de 30.000F ».

Le 8 octobre de la même année, le Conseil vote une subvention supplémentaire de 50.000F en vue d'attribuer des secours en nature aux chômeurs communaux.



Louis Fernet lors une fête populaire.

LE PERE DE DENISE CHOMEUR

Tout en étant compté comme ouvrier du bâtiment, M. DESCOINS était un peu considéré comme un artiste, côtoyant les bourgeois. Mais les commandes se raréfièrent et lui aussi pointa au chômage. Denise se souvient que la famille se serrait considérablement la ceinture. Tous les gosses mangeaient à la cantine surtout quand on était enfant de chômeurs. Alors pour améliorer le dessert, sans doute une cuillerée de confiture, Denise faisait un saut au marché pour acheter 25 centimes des gâteaux brisés qu'elle ramenait aux frères et sœurs. Sur le marché, c'était Mme DELORME, la spécialiste des gâteaux secs au détail, qui alignait une quinzaine de grosses boîtes de gâteaux différents.

« Les chômeurs organisaient des colonnes de manifestants qui défilaient dans les villes. Un jour, les fenêtres de la classe étaient ouvertes et j'ai pu jeter un coup d'œil quand j'ai entendu des hommes sur la place qui chantaient «les Marcheurs de la faim »... Et puis j'ai aperçu mon père, avec les autres. Alors je n'ai pas pu me retenir. J'ai sauté par la fenêtre et j'ai rejoint le groupe pour chanter avec eux »...

Pour Denise, le retour en classe fut moins glorieux, car elle récolta 200 lignés.

Le père retrouva bientôt du travail dans un studio de cinéma pour participer aux décors.

La commune et son Maire ne ménageaient pas leur aide aux chômeurs. Pour preuve, cette note dans les délibérations du Conseil du 23 janvier 1934 : « Le Conseil municipal proteste énergiquement contre la suspension du camarade FERNET de ses fonctions de Maire (du 17-7-31 au 17-2-34) pour s'être opposé à la police lors d'une manifestation de chômeurs. Le Maire, étant seul détenteur des pouvoirs de police dans la commune qu'il administre, avait parfaitement le droit de s'opposer à l'invasion de la commune par la Police ».

L'ENFANCE AU PONT-BLANC

C'était un endroit rêvé pour les enfants. Les lots de terrain non vendus offraient des espaces vierges et variés. Même les maisons en construction étaient accessibles le soir où les gosses pouvaient créer des jeux : une planche sur quelques parpaings et une balançoire était vite improvisée. Et lorsque ce n'était pas suffisant, il y avait les champs qui reculaient encore les frontières des escapades permises.

Mais les champs cultivés étaient étroitement surveillés, même avant-guerre. Et Denise a conservé cette anecdote : « C'était pendant la construction de notre maison(en 1925). Derrière notre terrain, qui n'était pas clos, s'étendait un champ de pommes de terre qui avaient déjà été récoltées. Maman me dit : - On va aller ramasser quelques pommes de terre. Il en restait toujours après le passage

des machines. Mais bientôt le garde champêtre est arrivé. Je me souviens de son nom, CASTILLE, et il a fait vider notre sac de pommes de terre, car c'était interdit. »

A propos de jeux, Denise se souvient avoir sauté lorsqu'elle était toute petite dans des tranchées creusées durant la première guerre mondiale sur des terrains avoisinant le lotissement au-delà de la rue des Pommiers (actuelle avenue André Rousseau) et l'avenue du Soussy. Mais, plus loin, ces champs lorsqu'ils avaient été récoltés, servaient de champs de manœuvres à des régiments venus de Soissons et Château-Thierry.

Tous les gens du Pont-Blanc étaient aux premières loges pour venir glaner les céréales pour nourrir les volailles à bon compte, puis en septembre, les pommes de terre lorsque le garde champêtre en donnait l'autorisation.

« Pour le bois, grâce à M. GICKER qui travaillait à la Poudrerie, on savait à quel moment les peupliers, de la grande allée joignant le chemin du Soussy au bois de la Poudrerie, seraient élagués. Alors avec les fils MONROY, RICOU et d'autres copains, on partait avec nos brouettes, on ramassait le bois et ça aidait nos parents car on avait un tas de bois pour l'hiver, dans le fond du jardin. »

Mais ce n'était pas toujours suffisant et Paulette DESCOINS, dernier enfant de la famille, précise que les enfants allaient couper du bois dans un petit bosquet près de la Morée, jeté dans le courant du ruisseau, les enfants récupéraient le bois Place de Verdun. Mais la maman protestait, car il fallait le laisser sécher trop longtemps dans le jardin.

Ce petit bosquet, lieu de jeux et de pique-nique, les enfants y faisaient cuire des pommes de terre, mais un jour le feu se communiqua à des herbes sèches. Les grands ont gardé leur sang-froid et ont réussi à éteindre le feu en arrêtant sa progression avec de la terre.

« D'autres fois, complète Denise, les parents nous faisaient cuire des patates à l'eau et des œufs durs. Puis nous traversions les voies du petit train de la plâtrière de

Livry, puis la passerelle pour aller nous baigner au canal. Mais bien souvent c'est dans la Morée que les gosses pataugeaient. On y pêchait aussi et même des « parigots » y venaient. »



Paulette ajoute « qu'elle a rarement joué à la poupée, elle suivait ses frères dans leurs jeux et c'est là qu'elle a attrapé la passion de la pêche qu'elle pratique toujours. Elle se rappelle aussi qu'à la sortie des classes, les frères faisaient un tas de leurs cartables qu'ils confiaient à la garde de leurs sœurs pendant qu'ils échangeaient des coups avec la bande de Villepinte. Les DESCOINS trouvaient injuste que ceux de Villepinte viennent faire la loi dans leur école. A l'époque, seule la commune de Sevrans avait un cours complémentaire et devait recevoir des élèves des environs. »

Raymonde garde un très bon souvenir des voisins. « Papa, avec son métier, avait beaucoup d'outils qu'il proposait à tous ceux qui en avaient besoin. Pour Noël, tous ces gens ne manquaient pas de me faire un petit cadeau. Pourtant c'était des gens très modestes.

J'avais un petit copain qui m'emmenait en vélo, sur son cadre, jusqu'au bois de la Poudrerie où on mangeait notre goûter. A la même époque, mon plus grand plaisir était d'aller voir les chevaux de la ferme de Montceux. C'était facile, la ferme était à deux pas de chez moi. Je voyais les pauvres bêtes rentrer fourbues, après une journée de travail. Quand, récemment, le Maire a fait démolir la ferme, je lui en ai voulu.

Mon père était bricoleur et n'aimait pas beaucoup sortir le dimanche. Je sortais avec ma mère, nous allions au cimetière sur la tombe de ma sœur aînée morte à 18 ans et l'été au bord du canal. Il y avait beaucoup de gens qui se baignaient. Moi, je ne savais pas nager et j'ai commencé à aller à la piscine de Pantin pour apprendre avec mon oncle. Nous y allions en vélo. Mais la guerre est survenue et mon oncle mobilisé, ça c'est arrêté là. »

L'Extrême-droite se manifeste à Villepinte

d'après un article de Danielle TARTAKOWSKY paru dans «Banlieue rouge» revue «Autrement»

En 1935, le Colonel de La Rocque qui préside, depuis 1930, le Mouvement des Croix de Feu multiplie, après les événements du 6 février 1934, les démonstrations de force et sa capacité à mobiliser ses brigades armées dites «de combat et de défense».

La réunion prévue le 6 octobre doit permettre de rassembler pour un entraînement la 8^{ème} brigade du secteur N.E.parisien. Le lieu choisi est une ferme de Villepinte.

En fin de matinée, le bourg de Villepinte, petite commune rurale, est troublé par un trafic inhabituel. Un autocar, une camionnette et de nombreuses voitures s'arrêtent place de la Mairie. Plusieurs centaines de personnes, dont certaines en uniforme, en descendent pour se rendre à la ferme DEJAIFFLE, située face à la mairie. Peu après surviennent les gardes mobiles suivis de journalistes. Le projet de cette réunion était connu de tous et notamment des organisations socialistes et communistes qui avaient appelé au rassemblement de leurs forces venues des communes avoisinantes de Sevrans, Aulnay, Blanc-Mesnil, Tremblay. Déjà les maires de ces

communes avaient fait retentir les sirènes de ces communes pour appeler au rassemblement.

La réunion des Croix de Feu commence vers 14h30 et à ce moment des élus socialistes et communistes à la tête des manifestants anti-fascistes convergent vers la place.

Puis pierres et bouteilles sont lancées vers la ferme tandis que les pompiers mettent la pompe en batterie en direction de la ferme. Un commissaire de police tente de se saisir de la pompe, mais est blessé à la tête. Les gendarmes se précipitent pour secourir le blessé, des coups de feu claquent.

Arrivent en renfort de nombreux gardes mobiles pour permettre la sortie des Croix de Feu assiégés. De nouveaux coups de feu éclatent.

Le lendemain, la presse évaluera à 15 le nombre de blessés par pierres, coups de matraque et plus rarement par balles.

Sous la protection des gardes mobiles, les Croix de Feu pourront sortir, sans être inquiétés ni même désarmés, au grand scandale des anti-fascistes. Le Maire de Villepinte et son adjoint seront suspendus par le Préfet pour avoir fait preuve d'inertie dans les mesures de maintien de l'ordre, d'avoir mobilisé sans fondement la Compagnie des Pompiers et avoir utilisé la sirène municipale à des fins partisans.

*

Raymonde se souvient de l'événement : « Je me rappelle les gens qui passaient dans le quartier, à pied et à vélo pour monter à Villepinte. Mon père et mon oncle y étaient aussi. Des Croix de Feu, cachées derrière leur voiture, ont tiré des coups de feu. »

Quant à Denise, elle avait rejoint les jeunes du patronage municipal sur la route d'Aulnay. De nombreux adultes, sympathisants de la Gauche, qui devaient faire la jonction avec ceux d'Aulnay se tenaient devant la maison de repos des gardiens de la paix.

Une dizaine de résidents s'étaient hissés sur le mur soit par simple curiosité, soit pour rejoindre les croix de feu de Villepinte. Quoiqu'il en soit, une lance à incendie fut

branchée et les policiers, copieusement arrosés, disparurent derrière leur mur.

Les manifestants ayant décidé de rejoindre Villepinte, explique Denise, nous sommes parties avec quelques copines en avant garde, persuadées que des femmes ne seraient pas arrêtées. Il faut dire que je faisais plus que mon âge et, avec la fille du premier adjoint DELMOTTE, nous avions bien bourré notre jupe sur le ventre pour simuler la grossesse.

Sur la route de Villepinte, après la rue Galliéni, des gardes-mobiles casqués ont jailli du fossé profond qui longeait la route. Ils nous ont barré la route : "Allez, circulez Mesdames. On ne passe pas !", alors je suis rentrée chez moi.

*

RECENSEMENT DE 1936 AU PONT-BLANC

<u>Rue Galliéni</u>	58 maisons - 58 ménages - 186 individus dont : - 1 couple + 3 enfants : tous nés en Pologne à l'exception d'un fils né à Paris en 1919 - 1 couple + 1 enfant : Italiens , enfant né à Soissons - 1 couple + 2 enfants : Suisses, femme née à Paris
<u>Rue de la Marne</u>	49 maisons - 50 ménages - 164 individus dont 2 Belges - au n°73 : Claude RUCH né en 1901 à Port-sur-Seine (Aube), contrôleur à la Société du Gaz avec sa compagne et 3 enfants. Claude RUCH sera Maire de Sevran de 1947 à avril 1959
<u>Rue Joffre</u>	6 maisons - 6 ménages - 25 individus dont 1 Italien avec 1 Brésilienne - au n°16 : Famille DESCOINS avec 6 enfants, plus la belle-mère Barbe HEMMEN, le beau-frère Jean HEMMEN
<u>Rue Foch</u>	32 maisons - 35 ménages - 103 individus dont : - 1 Italien et son épouse française - 1 Italien et son épouse italienne + 2 enfants nés l'un à Limoges en 1930, l'autre à Sevran en 1932 - 1 Belge et son épouse française - au N°36 : Marcel HEMMEN et son épouse + 2 enfants
<u>Rue de l'Ourcq</u>	29 maisons - 30 ménages - 92 individus dont : - 1 Arménien seul - 1 Espagnole seule - 1 Belge et son épouse française - 1 couple et leur frère polonais
<u>TOTAL</u>	174 maisons - 179 ménages - 570 individus Les maisons ont augmenté de 39% et la population de 34% en 10 ans. Total étrangers : 26 soit une augmentation très faible de 4% en 10 ans.

L'EMBELLIE

Le Front Populaire fut accueilli dans la joie et fut surtout vécu comme un immense espoir par une grande partie de la population du Pont-Blanc constituée en majorité d'ouvriers.

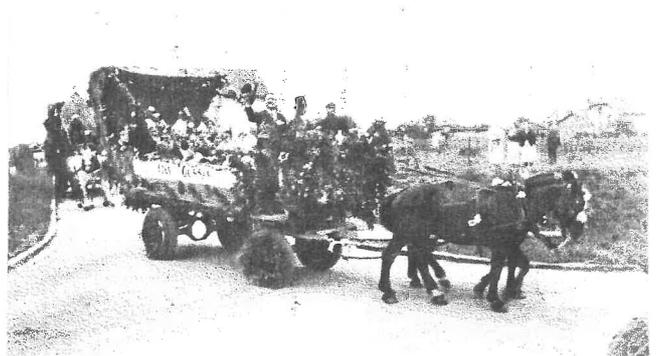
Denise poursuit : « Pour nous, les enfants, le grand changement c'est que Papa est resté avec nous pendant 15 jours de vacances. Sa famille, sa sœur Jeanne qui habitait Paris, sont venues en vacances chez nous. Tout le monde mangeait dans le terrain vague à côté de chez nous. Et comme il faisait chaud, on couchait dans la cour. Les parents prenaient enfin le temps de vivre. Papa savait que le lendemain il ne travaillait pas. Et puis on pouvait acheter plus. Les salaires avaient considérablement augmenté. C'était ça la vraie vie ! »



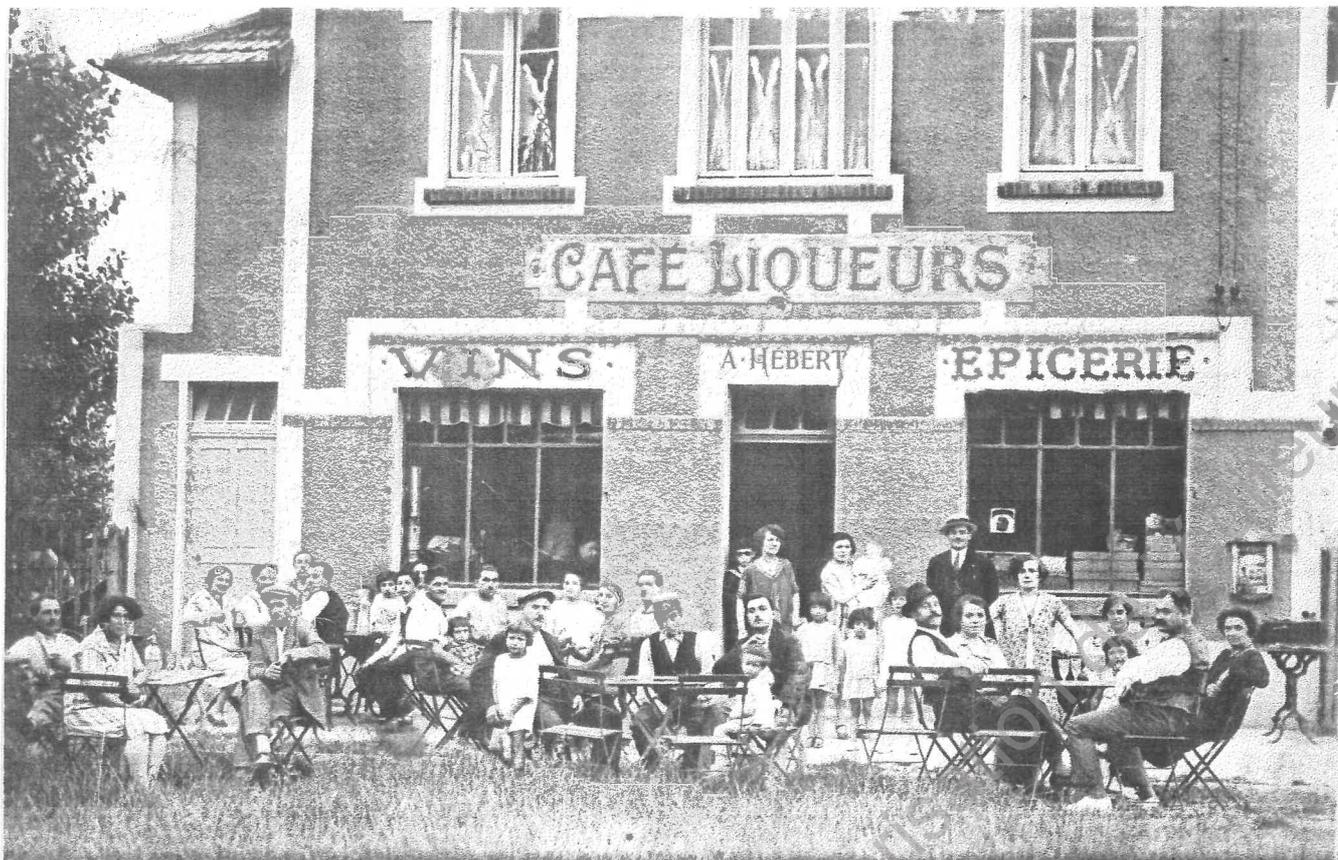
Quelques années avant, il y eut la création de la Commune Libre du Pont-Blanc. Parmi tous ces Parisiens qui s'étaient installés dans le lotissement il y avait M. MONROY, sa femme et son beau-frère. Tous étaient de véritables Montmartrois de la Place du Tertre. En s'inspirant de la Commune Libre de Montmartre, ils ont créé celle du Pont-Blanc.

Il ne s'agissait pas de revendication, ni de sécession. C'était une commune « pour rire », prétexte à des fêtes et des mascarades, où les enfants ainsi occupés jouaient un grand rôle. Les gens du Pont-Blanc avaient élu, leur maire, c'était M. MONROY avec ses conseillers. Il y avait un garde champêtre, un pompier. M. MONROY avait conservé le même costume que le Maire de Montmartre et notamment le chapeau... Bien sûr, il ne le portait que lorsqu'il y avait des fêtes.

Il y avait 4 fêtes, une par saison. A l'exception de l'hiver, chaque saison était célébrée par un petit défilé de chars confectionnés en grande partie par les enfants. Et quand tout était prêt, les gosses montaient sur les chars qui étaient tirés par des chevaux de la ferme et se rendaient à la gare pour attendre le Maire et son Conseil Municipal qui revenaient de travailler de Paris.



Un des premiers cafés installés au Pont-Blanc fut celui de M. HEBERT. Cette place de Verdun où s'était installé le café-épicerie Hébert, bien que situé à la périphérie, était le pivot des différentes voies du lotissement.



C'est là que les travailleurs du quartier passaient quelques moments le samedi soir ou le dimanche après-midi. C'était «la récréation pour les hommes» et Denise précise «nous les gosses, on avait droit à la grenadine. Et lorsqu'il faisait très beau, M. HEBERT mettait son phono en marche dehors, les anciens dansaient et les gosses suivaient bien sûr. C'est comme ça que j'ai appris à danser. Je revois encore ma grand-mère danser le cake-walk et la matchiche et papa la valse viennoise. Puis peu à peu sont venus les disques de musette et le charleston, c'est avec mon oncle Jean que j'ai appris à le danser.»

Mais on ne peut pas évoquer les loisirs au Pont-Blanc sans parler des bigophones. Ce qui n'est pour nous qu'un mot d'argot désignant le téléphone figure dans le dictionnaire «du nom de son inventeur BIGOT, en 1888. Instrument de musique burlesque en zinc ou en carton dans lequel on chante et où la voix fait vibrer une feuille de papier de soie tendue.» Ces instruments de fortune furent repris par des bandes de joyeux lurons qui parodiaient les fanfares. De Paris, le bigophone essaima dans les

banlieues.

A Sevrans, le Conseil Municipal réuni le 2 novembre 1924 vote à l'unanimité une subvention de 50F à l'Association des «joyeux Bigophones».



Les Bigophones se réunissaient régulièrement pour les répétitions chez HEBERT. Denise se rappelle que son père fit partie des Joyeux Bigophones et avec ses frères aînés, elle sautait par la fenêtre de la

chambre pour assister clandestinement aux répétitions le soir. »

Non seulement les Joyeux Bigophones participaient aux fêtes du quartier, mais ils se produisaient lors des fêtes républicaines de Sevrans.

Les enfants grandissent et commencent à s'échapper du Pont-Blanc.

Pour Raymonde ce fut dès l'âge de 11 ans, grâce à sa grande sœur qui avait peut-être besoin d'un chaperon pour aller danser dans le lotissement de la mairie. «A l'angle de la rue Michelet et de la rue Henri Martin se trouvait un café, chez CATONI. C'était des gens très gentils et le grand avantage, c'était qu'on y dansait le dimanche après-midi, et pas avec des disques, il y avait un petit orchestre. C'est là que ma sœur a connu son mari d'ailleurs. Elle devait avoir 17 ans. Mais un jour le jeune laitier, qui livrait le lait dans le quartier, dit à mon père «vous cherchez pas vos filles, elles sont au bal ».

Pour moi, le bal chez CATONI a été terminé. Mais un peu plus tard, lorsque j'ai travaillé à Paris, j'ai pu à nouveau en profiter.

A partir de 17 ans, j'ai fait beaucoup de vélo. Nous étions une bande de copains, garçons et filles de Sevrans et Livry. Parfois nous allions à Tours et même jusqu'à Niort, en deux étapes. Et tous les dimanches nous faisons au moins 50km dans les environs. Le groupe s'était constitué autour de Pierre, jeune frère d'Antonin MAGNE. La famille MAGNE possédait une ferme à Livry. Antonin MAGNE avait gagné 2 tours de France (en 1931 et 1934), mais je ne l'ai pas connu personnellement, il ne fréquentait pas notre bande.

Les copains qui nous voyaient, nous les filles, bien monter les côtes de Clichy, nous encourageaient à faire des compétitions. Mais quand j'en ai parlé à mon père ça a été un refus définitif. »

Les loisirs de Raymonde étaient partagés entre ses deux passions. La danse le samedi après-midi et le vélo le dimanche. Mais l'hiver, c'était le spectacle au « Vel d'Hiv. » (Vélodrome d'hiver) tous les

dimanches.

« Quand ils l'ont démoli, en 1959, je les aurais tués. Et à ce propos, j'ai participé à une émission de télévision. Il y a déjà longtemps, il y avait une émission intitulée «aujourd'hui madame » et on avait fait appel à des témoignages de personnes ayant bien connu le Vel-d'Hiv. J'ai écrit et comme ce n'était pas en direct, j'ai bien voulu participer à l'enregistrement de l'émission. C'était très intéressant et impressionnant. Il y avait des artistes connus, mais je me souviens seulement de Max FAVALLELI. »

Sofia FREMONT, qui demeure maintenant rue André Rousseau (autrefois rue des Pommiers) est issue de parents polonais, arrivés en Normandie avec sa sœur aînée en 1926. Le père, M. GORESKI, travaillait dans une mine de fer. Sofia est née en 1927 à Potigny (Calvados).

Elle avait 9 mois quand elle arriva à Sevrans. Le père travailla d'abord dans les fermes environnantes, puis à l'usine des radiateurs à Aulnay. La mère travaillait dans les fermes. La famille vivait en location dans un petit appartement rue de la Concorde.

Sofia se souvient de la période d'avant-guerre :

« Les souvenirs vraiment heureux que je garde, c'était du temps du Maire M. FERNET. Il avait dit à mon père qui voulait se faire naturaliser : - François, ne t'inquiète pas, tu amènes tes papiers et je vais m'occuper de tout. Mais il fallait 10 ans de présence en France et il ne les avait pas encore (il a été naturalisé en 1940). Le Maire était vraiment gentil, il tutoyait tout le monde.

Il y avait aussi M. PAULIN, qui était sapeur-pompier et qui s'occupait du patronage laïque. Il nous faisait faire des kilomètres à pied pour nous promener dans la région.

A l'école, j'avais un peu de difficultés, surtout en français car mes parents ne pouvaient pas m'aider. Heureusement j'avais des camarades de classe qui me disaient de venir chez eux pour m'aider.

L'institutrice qui a fait beaucoup pour moi et pour que je décroche le certificat d'études, c'est Madame BRULE. Elle était très près de ses élèves. Si elle voyait que l'élève était décidée à arriver à quelque chose, elle nous faisait venir le jeudi matin et s'occupait vraiment de nous. C'est la seule institutrice qui m'a vraiment fait progresser. Tandis que Madame POMMIER, pour un oui, pour un non, elle nous mettait sous son bureau. Alors pour me venger, je dessinais sur ses chaussures avec des morceaux de craie qui traînaient par terre. J'ai passé le certificat en juin 1941 et en octobre je cherchais du travail. Dès le premier jour, je me suis présentée à Paris, rue de Paradis, dans une maison de cartonnage où j'ai été engagée. En 1945, je suis entrée chez Bull pour apprendre la mécanographie sur les cartes perforées et j'ai terminé en 1987 sur les ordinateurs».

M. Claude FREMONT est né à Paris en 1927. Son père était infirmier, sa mère secrétaire, la famille habitait le 20^{ème}.

En 1933, ils achetèrent un terrain, au 20 rue du Pont-Blanc, comme beaucoup de Parisiens pour faire un peu de jardinage à la campagne. En 1936, les FREMONT firent construire deux pièces en maçonnerie, juste le minimum pour passer le week-end à la campagne.

Le jeune Parisien s'ennuyait, il n'avait pas de copain et suivait ses parents par obligation.

A l'époque, Claude se souvient que le chemin des Pommiers était revêtu de mâchefer, qu'il n'y avait pas de pommiers et qu'on y planta des peupliers en 1938. (Ils furent abattus en 1998 par mesure de sécurité).

*



LA GUERRE & L'OCCUPATION

Paulette DESCOINS se souvient de l'arrivée des Allemand au Pont-Blanc, le 13

juin 1940. Dans la maison, la maman avait mis son oreille au sol, comme un pisteur, et elle avait songé au martèlement des sabots de

chevaux. Effectivement sont apparus peu après un groupe de soldats allemands à cheval. Sans doute un groupe de reconnaissance. Le même jour, sans doute, Paulette n'a pas oublié le jeune soldat allemand, blessé au visage, entouré de curieux du quartier, place de Verdun. Personne ne cherchait à l'aider. Et bien que ce fut un ennemi, Paulette lui apporta de l'eau en dépit des réflexions malveillantes des voisins.

Les parents GORESKI achètent, en 1941, un pavillon 18 rue du Pont-Blanc. A cette époque, les lots de terrain, tels qu'à l'origine, sont d'un seul tenant entre la rue du Pont-Blanc et l'avenue des Pommiers (qui deviendra André Rousseau). Certaines surfaces, comme la leur, sont supérieures à 500m².

Ce que retient en priorité Sofia «c'était la gentillesse des gens du voisinage. Pour les grandes fêtes : Noël, Pâques, maman fabriquait la fameuse brioche polonaise que l'on distribuait aux voisins. Maman faisait cuire deux grandes plaques de brioches chez le boulanger et c'était partagé entre les voisins qui offraient le café. Pourtant c'était pendant les restrictions mais maman travaillait dans une ferme et elle ramenait du blé. Papa avait monté un petit moulin à farine et lorsqu'on rentrait de travailler, il fallait «tourner du blé ». Ensuite, maman fabriquait le pain. Question d'alimentation, nous n'en avons jamais manquée. Nous élevions poules, lapins, un cochon, des chèvres. »

L'entrée du pavillon était rue du Pont-Blanc, mais M. GORESKI avait construit un petit pont en bois pour franchir le fossé qui longeait l'avenue des Pommiers. De l'autre côté du chemin, à la place des terrains de sport actuels, se trouvaient des jardins ouvriers où M. GORESKI avait loué une parcelle de 300m² plus les 450m² attenants au pavillon. Il y avait de quoi nourrir la famille et de bien engraisser le cochon. Une autre corvée des filles était d'aller promener les chèvres sur les chemins.

Et Sofia ne tarit pas d'éloges sur la vie au Pont-Blanc, à cette époque «c'était

comme un village. Il y avait la ferme PETIT et tout autour des champs. Du reste, nous disions Sevrans Village. »

Pour protéger du froid la récolte de pommes de terre, un bien si précieux, M. GORESKI avait creusé une tranchée où toute la famille pouvait tenir en plus de la récolte. Et le père avait déclaré : « s'il y a des bombardements, nous irons avec les pommes de terre. Pas question d'abandonner la maison. »

Même dans les jours difficiles, Sofia précise : «Maman avait un cœur en or, elle ne pouvait pas voir les gens dans la misère. Quant à papa, il faisait partie du Centre Polonais de la Résistance. Il recueillait quelques jours et cachait dans le grenier des polonais enrôlés de force dans l'armée allemande, jusqu'à ce qu'ils puissent quitter la région pour gagner l'Angleterre.»

Les FREMONT continuaient à venir au Pont-Blanc, car désormais ce n'était plus par plaisir mais par nécessité qu'ils cultivaient le jardin.

Claude grandissait et laissait ses parents venir en train «moi je venais en vélo et je mettais quand même 1h pour faire les 20 kilomètres. Pourtant c'était agréable, car il y avait très peu d'autos. »

Un jour, il a découvert ses nouvelles voisines, mais il n'était pas très liant. Sofia et sa sœur, lorsqu'elles cueillaient des haricots à rames à demi-cachées par la végétation, ne pouvaient s'empêcher de pouffer de rire lorsqu'elles voyaient passer le Parisien en vélo, dans son jardin, pour atteindre la cabane du fond.

-« Tiens ! Le voisin a envie d'aller au petit coin, car, précise Sofia, c'était un ours. Il ne disait jamais bonjour. Et ma sœur me disait pour me taquiner «tu verras, un jour il se mariera avec toi ».

- Pendant la guerre, reprend Claude, comme tout le monde mes parents cultivaient des légumes et nous rapportions tout ça le dimanche soir.

- Et les œufs que maman vous avait donnés, ajoute Sofia fort à propos »

Dans la famille DESCOINS, les deux frères aînés travaillaient dans une ferme, surtout pour les produits auxquels ils avaient droit et parmi ceux-ci du blé.

-« Mes parents, raconte Denise, essayaient de nous remonter le moral, alors parfois, le samedi, maman «tournait du blé» (c'était devenu une expression familière pour signifier que l'on fabriquait de la farine).

Le soir, elle invitait quelques uns de nos copains. Il y avait Raymond BOURGEAT qui venait de Freinville avec son accordéon. Papa démontait une porte entre la salle à manger et une chambre. On mettait un lit sur l'autre et maman faisait les crêpes dans le couloir. Après chaque danse nous mangions une crêpe".

M. Descoins était démoralisé lorsqu'il s'apercevait qu'il avait épuisé sa ration de tabac. Et Denise lui disait : «Tu es malheureux hein ! mon petit papa.» et, poursuit elle, il envoyait mes frères ramasser des feuilles séchées qu'il écrasait, ou bien de la viorne ».

Pendant l'occupation, les habitants du Pont-Blanc étaient particulièrement pénalisés le jeudi, en rentrant de la gare. C'était la soirée cinéma pour la troupe allemande casernée à l'hôpital intercommunal inachevé (aujourd'hui Robert Ballanger). Ils descendaient depuis la route des Petits Ponts jusqu'au cinéma le Kursaal (l'actuelle salle des fêtes). Les soldats se déplaçaient à pied, au pas cadencé, en chantant. Très nombreux, ils devaient occuper une grande partie de la salle contenant 1100 places. Durant leur trajet, les Français ne devaient pas croiser les Allemands. Aussi les voyageurs étaient ils détournés sur la place, puis la route d'Aulnay. Enfin en longeant le cimetière puis les champs, ils rejoignaient le Pont-Blanc.

Gérard LECOLLE est né en 1936 près de Beauvais. Il arrive à Sevrans avec ses parents, chassés par l'invasion allemande.

Les parents pensaient trouver refuge au Pont-Blanc chez les grands-parents LECOLLE. Mais l'avance de l'ennemi était si

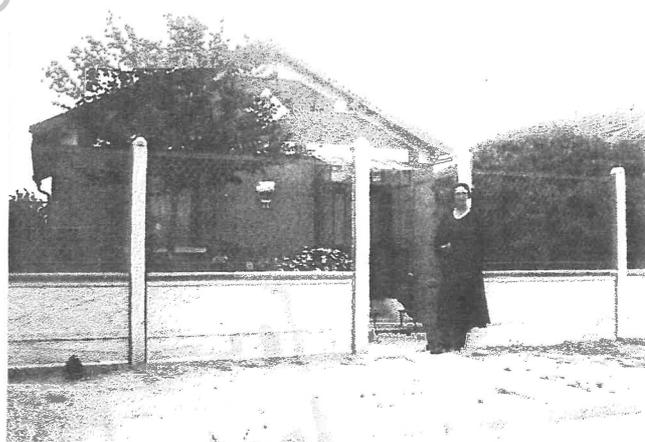
rapide qu'ils décidèrent de repartir avec les grands-parents.

Et Gérard bien qu'âgé de 4 ans, a des souvenirs bien précis. "On a trouvé une voiture à bras, on a chargé pas mal de choses et moi par dessus, la famille est partie à pied. En cours de route, nous couchions un peu n'importe où, dans la nature. Et quand nous ne bougions pas, je disais à mon père «On ne change pas de maison aujourd'hui ? »

Pendant notre exode, nous avons rencontré des connaissances : les Sœurs de Sevrans accompagnées du curé de la paroisse, l'Abbé CHAPITREAU qui, eux aussi, voyageaient à pied.

Arrivés à RAMBOUILLET, nous avons fait demi-tour, notre fuite était inutile. Cet épisode m'a beaucoup marqué, surtout le fait de ne plus avoir un vrai foyer.

Après quelques jours passés chez les grands-parents, nous avons trouvé un petit pavillon à louer au 63, place de Verdun, juste face au café HEBERT où nous avons demeuré jusqu'en 1950.



Mes grands-parents habitaient au 77, rue Galliéni".

M. LECOLLE, comme l'indique Denise DESCOINS, faisait partie des premiers occupants du PONT-BLANC.

Aux élections communales de mai 1929, il était élu conseiller comme son collègue, M. PROT, agent d'assurances ; il était domicilié rue Galliéni.

Le conseil, dont le maire était M.

PETITPAS propriétaire était composé d'un premier adjoint M. GINOLIN, bonnetier à Freinville et un deuxième adjoint, M. BRUZEUX, journaliste financier et 18 conseillers.

M. LECOLLE était membre de nombreuses commissions : financières et travaux, voirie, hygiène, fêtes et sociétés locales, sapeurs pompiers, cantonale.

Il exerça sa fonction jusqu'à la démission du conseil le 4 octobre 1931.

En laissant Gérard évoquer ses souvenirs d'enfance, nous nous apercevons que la génération suivante s'est épanouie avec la même liberté, et sans doute avec le même plaisir en dépit des événements.

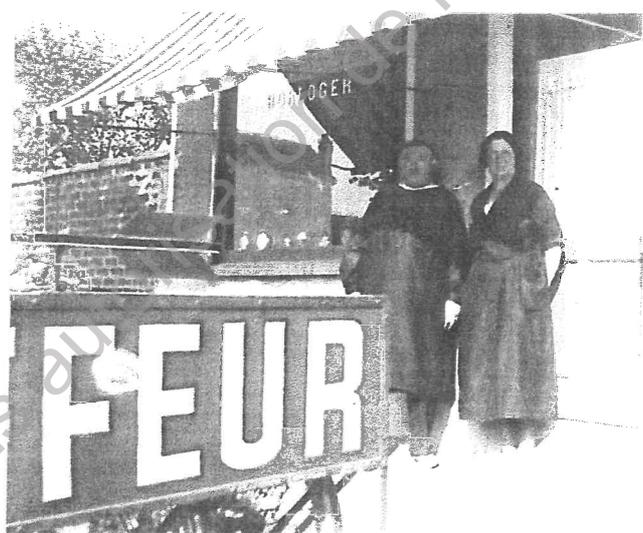
Le cadre n'a pas changé, peu de maisons ont été construites. Les chemins sont les mêmes, la Morée est toujours là, quoique son débit se soit affaibli, et tout autour il y a toujours des champs de blé où se cacher et que l'on glanera aux moissons.

Logeant Place de Verdun, Gérard était au centre névralgique du quartier, car les enfants en avaient toujours fait un lieu de rencontre et de jeux, voire de champ de bataille, lorsque la bande de la rue de la Marne affrontait celle de la rue Roger Salengro, parfois à coup de cailloux. Mais le plus excitant c'était l'hiver, lorsqu'il y eut de nombreuses journées de neige. On vit alors des batailles rangées de boules de neige engageant des troupes considérables, dont Gérard se souvient avec enthousiasme.

La Morée constituait toujours la même attraction. "Nous allions jouer à cache-cache dans les roseaux" précise Gérard. "Dans l'eau nous attrapions des têtards et des tritons" Une activité inévitable des enfants du Pont-Blanc c'était toujours le glanage du blé. "Nous avions même un couple d'oies en plus des poules, précise Gérard. Il y avait aussi le glanage de la luzerne pour les lapins. Les ouvriers chargeaient la luzerne coupée dans la charrette tirée par les chevaux. Ils en laissaient toujours un peu tomber. Parfois discrètement, on s'approchait de la charrette pour en tirer par terre. Quand c'était la récolte des pommes de terre, j'aidais parfois un

copain qui les ramassait pour la ferme. Il était payé au sac, mais moi j'étais trop jeune pour tirer le sac, car il fallait courir derrière l'arracheuse pour le remplir.

Le grand-père LECOLLE, nous l'avons vu précédemment, était horloger et tous les anciens Sevrans qui empruntaient la route de Villepinte jusque dans les années 60 doivent s'en souvenir. Gérard poursuit : "Mon grand-père avait un magasin route de Villepinte, face à l'actuel garage Renault. Il travaillait juste derrière la vitrine sous les yeux des passants. Toujours vêtu d'une blouse noire, la loupe coincée sur l'œil, la tête



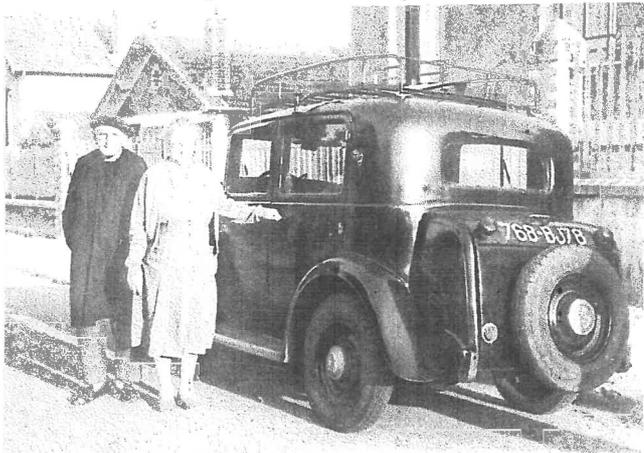
penchée sur une montre. Quand je suis arrivé à Sevrans, le magasin existait déjà. Le grand-père avait une bonne clientèle car le magasin était placé sur le passage des piétons qui venaient du Pont-Blanc et même de Villepinte pour se rendre chez les commerçants de la Place ou sur le marché.

Si par hasard, quelqu'un frappait la glace de la vitrine, il levait la tête, la loupe toujours fixée à l'œil. C'était inattendu. Il était seulement réparateur.

Quant à ma grand-mère, elle a fait toute sa carrière à Sevrans, où elle était factrice. Elle a distribué le courrier dans tous les quartiers et elle connaissait presque tous les Sevrans.

Pourtant son quartier attitré était celui de la Mairie. Mais lorsque ma grand-mère arriva à 65 ans, l'administration lui a dit : "nous ne vous devons plus rien". Elle n'avait

jamais réussi à se faire titulariser ; à l'époque une auxiliaire n'avait droit à aucune retraite. Pourtant, elle faisait le même travail qu'un titulaire. Elle devait se contenter de la retraite des vieux. Aussi demande-t-elle à pouvoir distribuer les télégrammes, ce travail était d'habitude confié à des jeunes gens sortant de l'école. Ainsi, à 70 ans était-elle toujours sur son vélo pour porter les télégrammes.



M. et Mme LECOLLE à l'âge de la retraite.

Les souvenirs de l'occupant, pour Gérard sont surtout centrés sur le défilé des Allemands route de Villepinte. "Je me souviens surtout de leur pas cadencé qui résonnait sur le pavé de la route. Et leur chant aussi que tout le monde connaissait : «heil y, heil ho !» Je me rappelle qu'un jour je me suis réfugié dans la boutique du grand père car j'avais aperçu au loin la troupe des Allemands qui arrivaient alors il fallait me cacher. On me disait : «ne regarde pas, ne regarde pas». Le pas cadencé, c'était infernal". Il devait y avoir aussi la crainte des prises d'otages, car Gérard se souvient que plusieurs personnes du Pont-Blanc avaient été arrêtées, mais sans doute relâchées.

Par ailleurs, lors des séances de cinéma destinées au public, des jeunes gens, qui avaient été contrôlés, ayant l'âge de travailler en Allemagne, avaient été réquisitionnés pour partir dans les usines du Reich.

LA LIBERATION AU PONT-BLANC

Le quartier se trouvait exactement sur la ligne de front de l'armée allemande qui

reculait devant la poussée des chars américains. De plus, on craignait que les Allemands fassent sauter une partie de Sevran avec les explosifs qui étaient stockés dans la Poudrerie. «En rentrant de travailler, arrivant Place de Verdun, rapporte Denise, j'ai vu placardées des pancartes avec la tête de mort et l'inscription «danger de mort». Des soldats allemands faisaient circuler les gens. Les Allemands étaient passés dans les rues pour faire partir les habitants de chez eux. La plupart étaient restés à leurs risques et périls. Mais maman avait emmené ses gosses et je les ai rejoint à la ferme PETIT.

Nous étions installés dans les écuries et nous avons dormi dans la paille. Mais ça ne sentait vraiment pas bon, car les chevaux, les vaches étaient tout près.

Et voilà qu'à une heure du matin, ma grand-mère se souvient qu'elle avait laissé une compote de pommes à cuire. C'est mon frère Marcel qui a été éteindre le gaz malgré les échanges de coups de feu".

Le dimanche 27 août, grâce à l'intervention des résistants de la Compagnie Robespierre, les mèches de mise à feu des explosifs sont coupées.

Le lundi 28 les Allemands résistent autour de la ferme de Montceuleux jusqu'à l'arrivée des chars américains et les FTP.

Mardi, les combats se poursuivent sur Villepinte et Tremblay, les troupes américaines sont appuyées par les FFI.



Char américain abandonné dans la plaine.

Gérard LECOLLE à son tour, évoque quelques souvenirs de la libération. «Deux ou trois nuits, nous sommes allés dormir sur la butte en plein champ, car on avait peur que

les Allemands fassent sauter la Poudrerie. Nous étions place de Verdun. Les Américains, nous les avons vu arriver le long de la Poudrerie, ils venaient des Laboratoires de la Marine. Ça tirait de temps en temps, mais ça c'est accentué lorsque les Américains se sont rapprochés car les Allemands étaient positionnés entre Villepinte et la Morée.



Officiers Allemands à la Marine.

Mon père particulièrement curieux, était monté à l'étage supérieur d'un pavillon de la rue Galliéni en compagnie d'autres personnes et il observait les Allemands à la jumelle. Certainement que ceux-ci s'en sont aperçus car un obus de mortier est tombé dans la cour. Mon père a été blessé par un éclat qui lui a traversé le bras et lui est entré dans la poitrine".

Mais ce qui a particulièrement marqué Gérard, ce sont les bombardements sur le Bourget, Noisy-le-Sec, Vaires-sur-Marne. « Quand on est enfant et qu'on entend la nuit le sirène, le bruit des avions qui passent là haut, puis le bruit des bombes, c'était très impressionnant. Surtout que je devais m'habiller très vite en me demandant ce qui se passait ».

APRES LA GUERRE

Le café HEBERT avait disparu depuis longtemps, mais la place de Verdun n'avait pas perdu entièrement son animation, car la borne fontaine était toujours le rendez vous ou le point de rencontre d'une partie des habitants.

La plupart des résidents n'avaient toujours pas l'eau courante en 1944 et c'était un va et vient presque continu. Gérard avait huit ans, il raconte :

"Nous n'avions pas l'eau car nous n'étions que locataire et notre propriétaire n'était pas pressé de nous raccorder aux canalisations qui étaient sous le trottoir. D'autre part, c'était cher et aucun travaux n'avaient été faits pendant la guerre. La corvée d'eau faisait partie de mon travail, mais le pire c'était les jours de lessive. Et il en fallait des brocs d'eau, un dans chaque main pour remplir les baquets. Je revois ma mère frottant le linge sur la planche à laver. En général, ça se passait dans la cour. Nous n'avons eu l'eau qu'en 1950.

Je peux dire que lorsque je me suis marié en 1960 j'ai acheté une machine à laver automatique que l'on déclenchait le soir et le linge pouvait être étendu le lendemain matin. Pour moi ça été un progrès énorme."

Gérard a bien connu M. MONROY, du reste son petit-fils, dont le nom était TAREYRE était son meilleur copain.

La commune libre avait été ranimée, mais son siège, la «mairie» avait dû s'établir au café du Pont-Blanc route de Villepinte.



La commune libre organisait toujours des fêtes pour les enfants et des jeux tels les courses en sac, récompensés par des distributions de bonbons. Des défilés aussi, étaient organisés, mais Gérard ne se souvient pas avoir vu de char. D'autre part Gérard fréquentait le patronage de la salle paroissiale

(elle aussi disparue).

Gérard se souvient après la libération d'un mouvement social qui existait à l'échelon national : le Mouvement Populaire des Familles, animé par des femmes bénévoles du quartier. Son siège se trouvait route de Villepinte. Son but était d'aider des personnes en difficulté par des dons en nature, tels vêtements et aussi parfois d'organiser de petites sorties, je songe particulièrement à un pique-nique dans les bois de Mongé, précise Gérard. Nous étions partis dans un camion débâché, sans siège, tout le monde se cramponnant aux ridelles. Nous avons passé une journée épatante».

Après guerre, Claude FREMONT continua à venir en week-end à Sevrans à la belle saison. « Un jour, Sofia, sa sœur et son mari, m'ont proposé de venir faire une promenade en vélo jusqu'à Clichy-sous-Bois. C'était l'endroit où est maintenant construit une grande cité. C'était un terrain en friche couvert de mûres. Et c'est comme ça que ça a commencé... »

Claude et Sofia se sont mariés en 1949. Une sérieuse crise du logement frappait les jeunes couples, mais eux ont eu la chance de pouvoir s'installer dans la petite maison des parents FREMONT. Et bientôt cette maison doubla grâce aux parents GORESKI, puis avec la participation des FREMONT, parents et enfants. En 1965, Claude et Sofia pouvaient enfin faire construire leur propre pavillon. Mais pas loin, puisqu'il le fut sur la moitié du terrain des GORESKI, de l'autre côté de la clôture.

LES COMBATTANTS DU PONT-BLANC

Le Pont-Blanc a payé un lourd tribut à la Libération et à la poursuite de la guerre.

Témoins, les noms de ces Sevransais donnés à nos rues en mémoire de leur sacrifice :

- Jean HEMMEN, ancien des Brigades Internationales pendant la guerre d'Espagne. Arrêté le 28 avril 1942 à Paris, il était porteur d'un plan de sabotage de deux hôtels occupés par les Allemands. Il fut fusillé le 11 août

1942 au Mont Valérien. Il habitait rue Joffre

- André ROUSSEAU, parti en mission, il disparut brusquement et on le crut fusillé. Longtemps après on apprit qu'il était décédé en déportation à Dachau le 7 mars 1945. Il habitait allée des Pommiers

- Auguste CRETIER, Président du Comité Local de la Libération, fut abattu devant les écoles du centre ville, le 27 août 1944. Il habitait rue de la Marne

- Lucien GELOT appartenait à la Compagnie Robespierre de FFI-FTP et participa à la libération de Sevrans. Il faisait partie d'un groupe de 23 jeunes qui s'engagèrent après la Libération, pour la durée de la guerre. Lucien avait dû tricher pour s'engager dans la 2^{ème} D.B. Il n'avait que 17 ans et demi lorsqu'il tomba frappé d'éclats d'obus à KOGENHEIM, en Alsace, le 3 décembre 1944. Il habitait chez ses parents, rue du Pont-Blanc



Obsèques des victimes de la Libération à Sevrans.

Il ne faut pas oublier le rôle actif joué dans la Résistance par Denise DESCOINS (Mme ALBERT) et André CRETIER qui, de nos jours, perpétuent encore le souvenir de cette période tragique.

L'histoire du Pont-Blanc n'est pas achevée. Pourtant, ce quartier, dont la jeunesse et le dynamisme de ses résidents avait fait une communauté originale, va se fondre progressivement dans le Sevrans en expansion démographique du dernier quart de siècle. Aujourd'hui, alors qu'un de leurs derniers repères, la ferme, vient de disparaître, les anciens sont pour le moins moroses :

« Qu'est devenu leur Pont-Blanc ? »

*

ELLE A CENT ANS

Depuis un siècle elle est là, figure de proue, à l'angle de l'avenue Henri-Barbusse (autrefois route de Vaujours) et de l'Avenue de Livry familière à plusieurs générations de Sevranaïis.

Par Christiane RANOUIL.

Ce fut d'abord «*La maison du notaire*». Vers les années 1880, le besoin devait se faire sentir, à Sevrans, d'avoir la présence d'un notaire, aussi le 15 Janvier 1883, le conseil municipal vote une pétition pour « *que l'étude de Maître LECLERC, notaire à Roissy, s'installe à Sevrans plutôt qu'à Livry* ».

Ce fut chose faite quelques années plus tard, puisqu'en janvier 1886 Sevrans accueille Just Adolphe LECLERC, son premier notaire. Ce notaire de Roissy, la cinquantaine passée s'installe donc à Sevrans où il exercera de Janvier 1886 à Décembre 1887. Son gendre, Louis Edmond LEGER lui succédera et sera notaire à Sevrans pendant 23 ans.

A cette époque il semblerait d'après Henri-Edouard LAMAILLE (instituteur, auteur, à la fin du siècle dernier, d'une mono-graphie sur Sevrans), que l'étude soit située au 2, rue de la Passerelle, ce que confirmeraient les recensements, ceux de 1886-1891 et 1896 situant la famille du notaire à Sevrans « *Village* » et celui

de 1901 route de Livry.

Vers la fin du siècle Sevrans commençait son développement et l'étude du notaire devait s'en trouver de plus en plus prospère :

1891 : 111 maisons,

196 ménages, 873 habitants,

1901. 157 maisons,

273 ménages, 1096 habitants,
(sans compter les villes environnantes que desservait l'étude et qui connaissaient la même évolution).

L'immeuble rue de la Passerelle devenait peut-être un peu étroit.

Et en 1900 commença la construction. La maison en garde le souvenir au moyen de deux plaques apposées à droite et à gauche de la façade où l'on peut lire :

"LEGER Notaire 1900"

"Ch. LEDOUX. Architecte"

(Il s'agissait d'un architecte du Raincy).



Phototypie A. Rey et Filleule, à Château-Thierry — Collection R. P.
5026. Sevrans. — Route de Vaujours

Cette maison est construite sur des transports de terre provenant du creusement du canal de l'Ourcq qui ont été travaillés pour créer une butte afin tout d'abord de constituer l'entrée de l'étude et aussi de retenir la terre dans le parc.

Nous reconnaissons dans cette construction, le classique des maisons bourgeoises de notre banlieue en ce début de siècle : meulière, motifs en céramique de tons verts, bleu, ocre, ornant les dessus des portes et fenêtres. A travers les diverses cartes postales, nous pouvons en suivre l'évolution.

Flanquée de deux becs de gaz, elle nous offre tout d'abord sa façade classique, austère, bien assise à l'angle des deux voies, insensible au temps qui passe, l'entrée coiffée de la traditionnelle marquise, encadrée par deux fenêtres rehaussées de jolis décors en arrondis.

C'est alors l'époque des diligences dont cette carte postale garde le souvenir, et le service des voyageurs était assuré entre la gare de Sevrans et les villages de Vaujours et de Tremblay.

A l'origine, cette propriété possédait en son arrière un grand parc harmonieusement créé avec des allées de tilleuls, de cerisiers, de poiriers qui devaient

embaumer l'air les soirs de printemps. Il existait également un joli kiosque à musique que l'on peut voir sur la carte postale ci-dessous. L'on distingue également sur cette carte la passerelle qui dessert le côté droit de l'immeuble. Peut-être l'entrée de l'étude ?

Une partie de ce parc fut cédée à la commune vers 1961 pour en faire un parc municipal. C'est le parc BADIÉ qui doit son nom à un habitant du quartier qui avait été conseiller municipal.

En 1930 la maison verra changer sa destination. Quelque temps auparavant, un arrêté de la Chancellerie obligeait l'implantation d'un notaire dans les chef lieux de canton. Maître PAIN qui a succédé à M^o PECHAUD fut son successeur. Lui-même venant de la Normandie sera notaire à Aulnay jusqu'en 1981. L'office notarial qui lui a succédé a d'ailleurs quitté l'avenue Jeanne d'Arc en 1993 pour être transféré au 10, rue du Docteur Roux.

Mais comme tout évolue au fil du temps, Sevrans n'est plus «Sevrans Village» et depuis 1992 notre ville a de nouveau un notaire.





En effet, suivant arrêté du 5 mars 1991 la Chancellerie a décidé la création d'une étude notariale sur Sevrans. Le 5 décembre 1992 Maître Olivier BICHEL y prend ses fonctions au 19 rue Lucien SPORTISSE. Il exercera jusqu'en mai 1998, et depuis cette date Maître Pascal ARMANINI est notre notaire sevransais.

Revenons un peu au début du siècle. Dans une petite maison en bois que l'on voit, à gauche, sur la carte postale, à l'emplacement de la boulangerie actuelle, se trouvait un pionnier des promoteurs, Monsieur Hyppolite ROUGER qui lotissait le domaine du Vert Galant, soit la partie sise entre le canal de l'Ourcq et la Nationale 3. (au Vert Galant). A cette époque les lots n'étaient en réalité que des parcelles de terres, champs ou bois, sans viabilité. Les affaires étaient prospères et plusieurs fois par jour Monsieur ROUGER traversait la rue pour confier à Maître PAIN son notaire, la régularisation des actes. Tout naturellement donc il s'installa à sa place et le panonceau notarial fut remplacé par l'enseigne : TERRAINS A VENDRE. Le lotissement des Trèfles fut d'ailleurs vendu par l'intermédiaire du cabinet.

Au décès de Monsieur ROUGER, son neveu Monsieur BUVELOT reprit le cabinet qu'il transforma en cabinet d'assurances en 1932. Il avait auparavant travaillé avec son oncle et connaissait déjà toute la clientèle des acheteurs de terrain ce

**ACHAT et VENTE de
TERRAINS, MAISONS,
LOCATIONS ET GERANCES DE PROPRIETES
LOTISSEMENTS - PRÊTS HYPOTHECAIRES**

**H. ROUGER
J. BUVELOT, successeur**
AGENT GÉNÉRAL D'ASSURANCES
1, Avenue de Livry - SEVRAN
Téléphone : 18

Renseignements Gratuits

qui facilita grandement le développement de cette nouvelle branche d'activité. Et petit à petit, la maison du notaire s'est effacée de la mémoire sevransaise au profit du cabinet d'assurances dont l'enseigne nous est devenue familière.



En 1965 Monsieur BUVELOT est décédé et pendant près de 35 ans Monsieur Bernard PONCHON qui avait lui aussi travaillé chez lui, prit le relais.

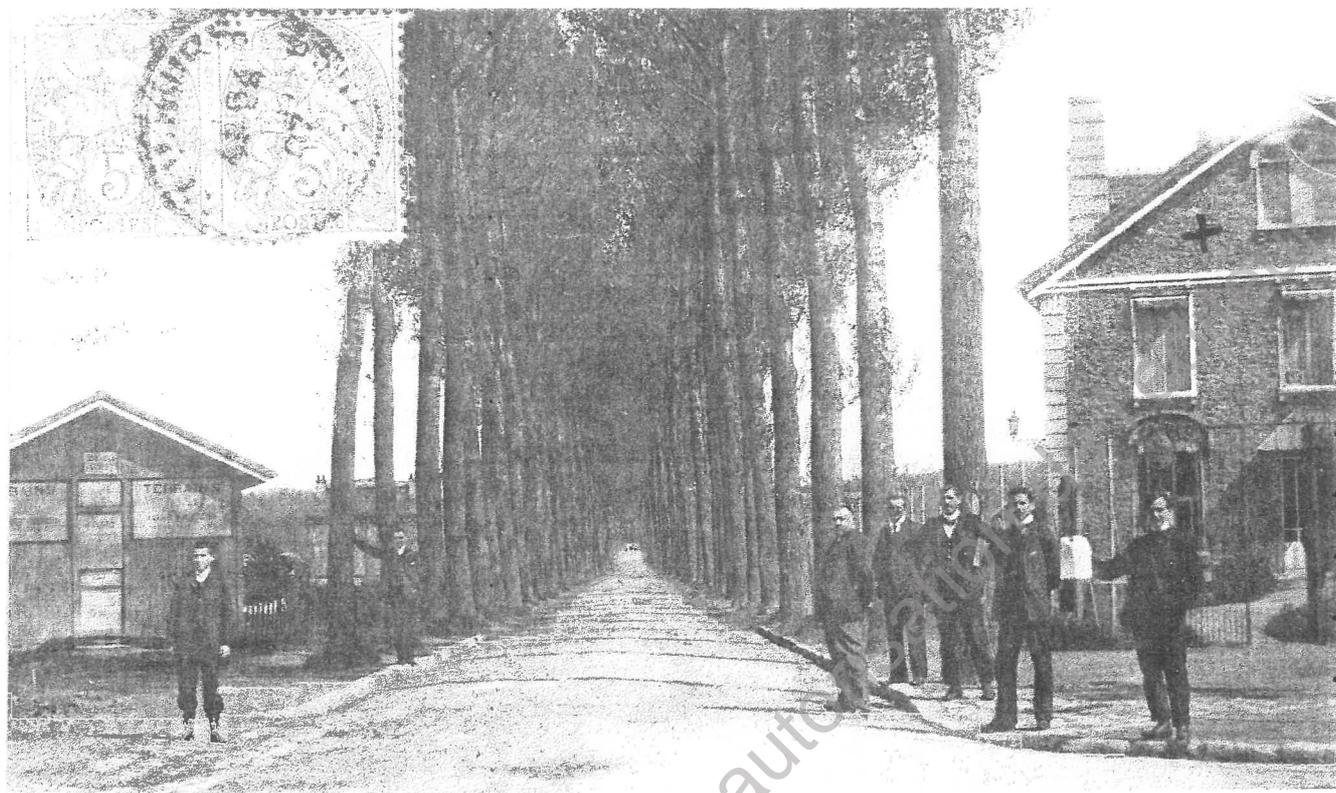


Aujourd'hui le panneau nous annonce qu'avec Monsieur Claude PALLIES la seconde destination de *la maison du notaire* continue.

Nous lui souhaitons longue vie.

A SEVRAN EN L'ANNEE 1905.

Par Christiane RANOUIL.



SEVRAN — Route de Vaujours

Pivost, edit. Sevrans

Grâce à Edouard RONSSIN, expéditeur de cette carte postale à ses amis des Ardennes, Monsieur et Madame LAMBEAUX marchands de vins à Lafrancheville, nous pouvons encore mieux illustrer l'article précédent.

En effet, un Post-scriptum indique :

« Ci-contre vous verrez une croix qui indique l'étude où je travaillais auparavant. ».

Edouard RONSSIN avait donc été, sinon clerc, tout au moins employé à l'étude de Maître LEGER au début du siècle, et le choix de sa carte postale n'était certes pas anodin.

Tout d'abord elle nous restitue dans toute sa majesté, la magnifique perspective de la route de Vaujours avec sa rangée de peupliers.

A gauche nous retrouvons la petite maison en bois de Monsieur ROUGER avec ses pancartes « terrains à Vendre. ».

Et à droite, la maison du notaire bien sûr, marquée de la croix d'Edouard RONSSIN, et sans extrapoler nous pouvons penser fortement que la brochette de personnages, costumes stricts et cols durs, sont tout simplement les clercs de notaire lui faisant une haie d'honneur.

La première personne sur la droite présente à n'en pas douter une minute notariale, le troisième porte un dossier sous le bras, et nous pouvons imaginer que le dernier personnage du groupe est Maître LEGER, lui-même.

Du côté de la maison ROUGER le jeune garçon serait peut-être le saute-ruisseau de l'étude. Un autre personnage appuyé sur un arbre porte également le costume classique des clercs de notaires, mais... l'étude était-elle si importante ?

Quoi qu'il en soit, merci Monsieur Edouard RONSSIN de nous avoir donné, quelque cent ans après, cet aperçu de la vie notariale sevranaise.

Un siècle d'urbanisation sevranaise

Dans une précédente revue, nous avons suivi l'évolution du village à la banlieue durant le XIX^{ème} siècle, voyons la suite au XX^{ème}.

Par Virginie et Jean-Pierre Virginie FERRAND.

Dans l'évolution de l'urbanisation sevranaise, on peut distinguer trois grandes étapes :

jusque dans les années 1860 la population est restée stable et Sévran est uniquement un centre agricole, avec ses six fermes dont trois sont agglomérées au village,

après 1870, l'accroissement de la population s'est fait par à coups avec la création de la voie ferrée et l'installation des différentes usines et des premiers lotissements,

Enfin, après la deuxième guerre mondiale suit une phase d'habitat collectif puis une phase de péri-urbanisation.

UNE URBANISATION MESURÉE AXÉE SUR L'INDUSTRIE.

Vers 1880, la ligne de l'ingénieur Gargan a relié les lignes de la Compagnie des chemins de fer du Nord à celles de la Compagnie de l'Est, à travers les bois du Roi encore déserts. A la fin du dix-neuvième siècle, Sévran voit se poursuivre sa transformation. La Marine installe près de la poudrerie un laboratoire et un champ de tir au canon pour ses essais. Les carrières à plâtre sont reliées au chemin de fer. Les bosquets de Livry commencent à être habités.

En 1900, Sévran compte 1164 habitants. Le parc de la « maison des Princes » est divisé par des rues nouvelles. Ces nouveaux lotissements permettent au bourg de franchir le millier d'habitants.

La Compagnie des Freins Westinghouse à l'étroit dans son usine parisienne s'est installée en 1891 sur des terrains de l'ancienne forêt de Bondy dits

Bois du Roi. Cette installation conjuguée à la quête d'air pur des parisiens, que permet l'existence du train, a donné naissance au quartier de Freinville, lequel, disposant de sa gare et de son église conserva longtemps une forte identité. En 1921, Ardouin-Dumazet décrira le quartier ainsi : « Ce sera une ville un jour, ce n'est encore qu'une sorte de campement. Il y a plus de cahutes que de pavillons sur ces voies tracées entre les broussailles, croissant sur un sol marécageux ».

Au début du siècle, lorsqu'on vient de Paris, Sévran ne se présente pas comme les autres villes de lotissements de la banlieue nord-est. Les quartiers de pavillons qui, de Drancy à Aulnay enserrment la voie ferrée, semblent s'y éparpiller. Les champs isolent de la voie les îlots de quartiers résidentiels et prennent à mesure qu'on s'éloigne de Paris de plus en plus de place. Au-delà des lotissements clairsemés de Villeparisis et du Vert-Galant, la voie ferrée ne dessert plus guère que des villages agricoles et à cinq kilomètres au nord de Sévran, les champs prennent possession de toute la terre.

Après 1906, Sévran s'intègre à la banlieue : le développement du premier groupe de lotissements créés avant 1914 se poursuit jusqu'en 1920. Après 1922, les lotissements se multiplient, attirant de Paris une population ouvrière de plus en plus nombreuse. Entre 1920 et 1930, Sévran gagne 6 000 habitants, le sud de la commune ainsi que les quartiers de la mairie et du Pont-Blanc sont livrés aux lotisseurs qui découpent en parcelles les anciens espaces ruraux. Une fois la parcelle acquise on construit une cabane, un abri puis un pavillon.

La crise de la croissance urbaine

entraîne le mécontentement des « mal lotis » pour lesquels le rêve cède souvent la place à la désillusion quand il faut pallier les carences des lotisseurs. Alors les Associations Syndicales favorisent le groupement des forces et des volontés individuelles.

En 1931, l'insatisfaction des habitants trouve un débouché politique avec l'élection d'une municipalité communiste, Sevrans lieu de contact entre la poussée urbaine et industrielle et la vie rurale s'agrège alors à la "banlieue rouge". Elle compte 10.071 habitants (1930).

En 1933, s'ouvre un cinéma.

L'église Saint-Martin, dédiée en 1551, a succédé à un édifice médiéval. Elle est agrandie en 1935 par l'ajout de bas-côtés. Elle abrite la pierre tombale de Messire Alexandre Arboulin, écuyer, ancien conseiller du Roy, décédé en 1781, qui offrit les fonts baptismaux que l'on peut voir à droite du chœur. Elle possède plusieurs autres pierres tombales, la plus richement décorée est celle du Seigneur Charles Maheut (XVI^{ème} siècle) à gauche du chœur.

Sevrans occupe une place importante dans l'histoire régionale de la Résistance. L'usine Westinghouse et la Poudrerie Nationale sont des phares de la lutte contre l'occupation nazie. En octobre 1942, 80 Juifs de Sevrans et de la région sont parqués dans l'école Victor Hugo. Les FFI et les troupes américaines livrent de violents combats du 27 au 29 août 1944 qui aboutissent à la libération de la commune.

Cette agglomération de 10.000 habitants au début des années 50 est une ville très jeune qui en 1870 ne possédait que 300 habitants et en a gagné 6000 entre 1920 et 1930. C'est une ville assez peuplée, beaucoup moins cependant que ses voisines à l'ouest, Blanc-Mesnil ou Aulnay, plus éloignée de Paris, elle a, dans une moindre mesure, attiré les travailleurs parisiens qui ont formé la principale clientèle des lotissements. Les divers lotissements sevransais présentent d'ailleurs d'assez nettes différences, ne formant pas un ensemble

homogène. Ainsi, les lotissements situés au sud du canal de l'Ourcq forment une vaste agglomération compacte qui se prolonge sur le territoire des communes de Livry et d'Aulnay et s'opposent aux lotissements isolés nettement distincts les uns des autres que l'on trouve au nord du canal. Les quartiers situés au sud du canal et ceux voisins de la Mairie s'opposent par leurs pavillons bien construits en meulière, en brique, en tout cas toujours en maçonnerie, aux autres quartiers beaucoup moins favorisés. Enfin, selon l'éloignement plus ou moins grand des voies de communication, la densité de l'habitat des divers lotissements est plus ou moins forte. Ce sont ces mêmes voies de communication qui ont donné naissance aux deux grands groupes de quartiers que l'on peut distinguer à Sevrans. A cette époque, il existe, à Sevrans deux gares : celle de Sevrans-Livry sur la ligne Paris-Soissons, celle de Sevrans-Freinville sur la ligne Aulnay-Bondy. La zone d'influence de ces gares et des centres commerciaux qui s'y rattachent fixe les limites de ces deux quartiers. La gare de Sevrans-Livry dessert les quartiers situés au nord de la voie ferrée. Les quartiers de la Sevranaise, des Trèfles et de la Campagne, englobés sous le nom de quartier Victor Hugo, utilisent la gare de Freinville.

Cette importance des voies de communication sur les groupements de quartiers s'explique par le fait que la majorité des Sevransais actifs travaillent alors hors de Sevrans, principalement à Paris et dans sa proche banlieue. Il existe pourtant des usines à Sevrans, mais elles n'emploient guère que 20% des sevransais actifs. Ces usines qui s'échelonnent le long de la voie ferrée et du canal de l'Ourcq, fournissent, dans la période de crise d'après guerre, du travail à plus de 2000 ouvriers. Mais ces ouvriers viennent pour 70% de communes autres que Sevrans. Les industries sevransaises sont d'ailleurs assez excentriques. Les deux usines principales, celle de la compagnie de freins Westinghouse et la Poudrerie Nationale sont situées le long du canal aux



Vue aérienne à la fin des années trente, au fond Savigny.

deux extrémités : orientale et occidentale du territoire sevranaise. L'usine Kodak n'est guère plus centrale. La poudrerie et l'usine de freins ont été créées entre 1870 et 1900, l'usine Kodak est quant à elle postérieure à 1920. Toutes ces usines ont sans doute été attirées, comme les lotissements d'ailleurs, par l'abondance des voies de communication (canal et voies ferrées).

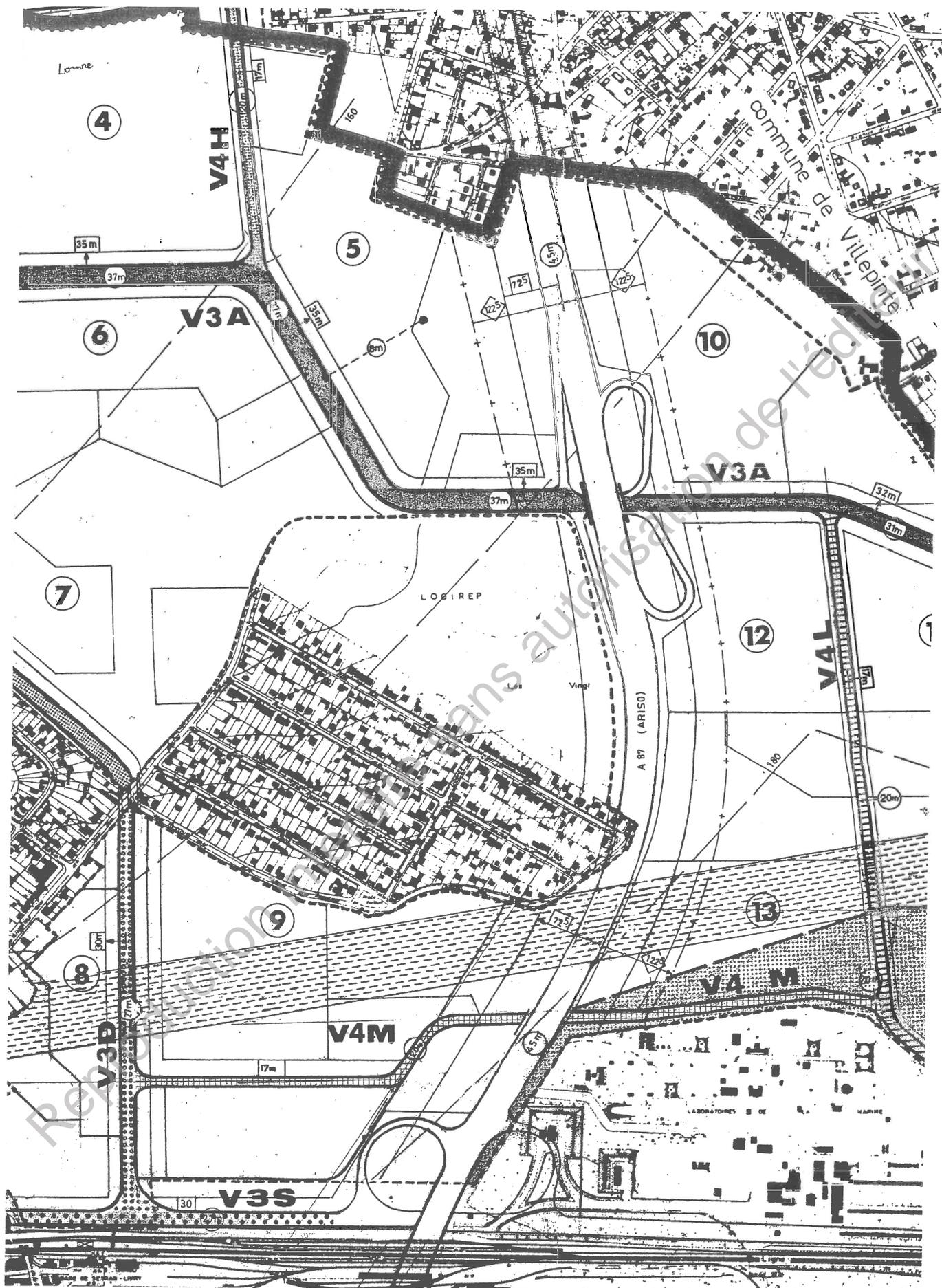
Ainsi Sevrans joue à la fois dans le cadre des migrations alternantes, le rôle de centre d'attraction et centre de départ. Le rôle de centre de départ l'emportant d'ailleurs nettement. Mais à ces fonctions qui découlent de l'appartenance de Sevrans à la banlieue parisienne, s'ajoute une fonction agricole encore assez importante. L'agriculture a en effet un grand rôle à Sevrans. Dans les années 50, les champs y couvrent encore près de la moitié du territoire. Les fermes sont peu nombreuses, mais leurs vastes domaines, leur exploitation par des moyens techniques perfectionnés, marquent la force de cette agriculture que la poussée urbaine n'a encore ni anéantie, ni

même transformée. L'agriculture y est entièrement semblable à ce qu'elle est quelques kilomètres plus loin, en plaine de France. Ainsi Sevrans est un lieu de contact entre la poussée urbaine et industrielle et la vie rurale.

LA FOLIE DES GRANDEURS ET SES DECONVENUES.

Avec la deuxième moitié du vingtième siècle, Sevrans se voit entraînée dans une vague de constructions liée à l'extension parisienne. Tout d'abord jusqu'en 1975 avec l'explosion du logement collectif et social puis avec la réapparition d'un nouveau type d'habitat individuel.

A la fin des années 50, a lieu l'achèvement de l'hôpital intercommunal d'Aulnay-Sevrans-Villepinte. Il est construit à la limite des trois communes, en plein milieu des champs, mais au bord de la route départementale n°115 dite des «petits ponts». La fin des travaux et sa mise en service ont été retardés par la deuxième guerre mondiale. Il servit de caserne à l'occupant allemand.



Le Pont-Blanc noyé dans le Plan d'Aménagement de 1970.

Dans les années 60, le paysage des villes change. C'est en effet à la limite du front d'urbanisation, ou dans les vides de l'ancien tissu, que prolifèrent les constructions nouvelles. Les formes de construction ne sont plus les mêmes, c'est l'explosion du grand immeuble qui, dans certains centre de grande ville, sert pour les bureaux ou les résidences de grand standing, à Sevrans, comme dans le reste des grandes banlieues, c'est de logements sociaux dont on a besoin. Si d'un point de vue des coûts et du temps de construction il s'agit d'une prouesse, à l'usage ils s'avéreront bien souvent misérables. La fin des années 50, voit débiter les constructions des premiers immeubles collectifs modernes le long du chemin de Savigny redressé.

Dans la décennie suivante, l'Etat, tout puissant, instaure la Zone à Urbaniser en Priorité (Z.U.P.) d'Aulnay-sous-bois / Sevrans / Tremblay / Villepinte, en se rendant maître de la quasi-totalité des terrains disponibles, dont il confie la gestion à l'Agence Foncière et Technique de la Région Parisienne (A.F.T.R.P.). L'aménagement de ces terrains incombe à une société d'économie mixte créée pour cela : la Société d'Aménagement Economique et Social des villes d'Aulnay-sous-bois / Sevrans / Tremblay / Villepinte (S.A.E.S.), dont le siège est à Sevrans. A la fin de la décennie commence l'urbanisation massive du nord de la commune avec le grand ensemble de Rougemont, le premier collège («Paul Painlevé», 900 élèves) et trois groupes scolaires (Nobel, Curie, Saint-Exupéry), les cités Logirep (« haute » et « basse », 1968), le groupe scolaire François Villon et le quartier Perrin plus près du centre.

Au début des années 70, le quartier Rougemont est achevé. Au nord-ouest, on aperçoit le début des constructions du quartier des Baudottes qui fait pendant aux grands ensembles Ambourget, achevé, et Gros Saule, en cours, sur Aulnay-sous-bois. La cité du Pont-Blanc est construite par la société L.O.G.I.R.E.P. au nord du

lotissement du même nom.

Au nord de la ville, face à l'hôpital qui s'est agrandi au cours des dernières décennies, est bâti un vaste centre commercial, plus tard pompeusement nommé BeauSevrans, qui sera bientôt desservi par la future gare de Sevrans-Baudottes située sur la nouvelle antenne souterraine du Réseau Express Régional qui va relier Paris à l'aéroport de Roissy-en-France. Cette ligne emprunte partiellement le tracé de la ligne joignant Aulnay à Rivecourt, jamais achevée. A la même époque, dans ce quartier, se construit un deuxième collège («Evariste Gallois », 1200 élèves).

Après le choc pétrolier de 1973, les objectifs de la Z.U.P. sont revus à la baisse et celle-ci est éclatée en plusieurs Zones d'Aménagement Concerté (Z.A.C.) dans lesquelles les collectivités locales auront plus de poids. Les projets initiaux sont transformés. La municipalité change.

Les résidences Isabelle, Irène et du Stade ne verront pas naître les sœurs qui leur étaient promises dans le stade Bussière. Les immeubles projetés autour des écoles Sévigné seront finalement posés tel quels dans le «nouveau» Baudottes, où les immeubles seront plus bas sinon plus «aérés» que les précédents.

Près de la poudrerie qui cesse son activité en 1973, sera construit le quartier essentiellement pavillonnaire des Sablons là où devaient s'élever des tours de quinze et vingt étages.. Dans les années 80, on aménage aussi une zone d'activité au sud du centre commercial, à proximité de la gare R.E.R.. Un troisième collège («Georges Brassens», 600 élèves) est construit, suivi quelques années plus tard du lycée de Sevrans («Blaise Cendrars », 1200 élèves).

Dans les deux dernières décennies, on note une progression constante des services tant dans le domaine éducatif : une quinzaine de groupes scolaires, quatre collèges et un lycée ; que dans le domaine du sport et des loisirs, avec l'ouverture de la Cité des Sports. Sur les déblais extraits de la

construction de la troisième gare, entreposés jusqu'alors auprès de la ferme Montceuleux, ont été aménagés un Parc et une plaine de jeux. Le quatrième collège a ouvert ses portes à la rentrée 97 («La Pléiade», 800 élèves). Il est construit sur les terrains réservés pendant 40 ans pour le percement de l'autoroute A87 (anciennement A.R.I.S.O. : Autoroute Interurbaine de Seine et Oise), mais le projet, abandonné, a finalement laissé place à la construction du collège. Toutefois, on a ménagée, conformément au schéma directeur, la possibilité de réaliser une voie de moindre importance. Celle là même qui causa la chute de la municipalité VERGNAUD et qui est encore l'objet d'âpres et discrètes discussions.

Montceuleux, la dernière ferme au passé millénaire, longtemps propriété de l'Etat, qui, elle aussi, avait cessé son activité vient d'être rasée pour laisser la place à un ambitieux projet de cité des Arts et de la Culture. Sevrans possède encore en centre-ville (services-techniques), quelques restes d'une ferme, derniers témoins du riche passé agricole de notre Pays de France. Mais, leur état actuel fait craindre que leurs jours ne soient comptés, comme ceux de la chapelle attenante, si aucune initiative ne vient les sauvegarder.

Le dernier quart du siècle a vu la disparition de toutes les grosses usines qui avaient attiré cent ans plus tôt à Sevrans les premiers habitants non-ruraux :

la poudrerie nationale dont la construction fut décidée en 1865 entra en service en 1873 et ferma après un siècle d'activité. Elle employait en 1914, au plus fort de son activité, 3300 ouvriers. Elle fabriquait alors 28 tonnes de poudre par jour. Elle a cessé son activité pour devenir un parc national dont la gestion cause bien du souci aux collectivités intéressées à sa survie. Dans ce parc forestier un musée, abrité dans un bâtiment conservé de l'ancienne usine, retrace un siècle d'histoire des poudres. Ses salles témoignent de l'importance stratégique

du site de Sevrans. De la poudre noire aux fusées à poudre, en passant par les célèbres cartouches de chasse de Sevrans.

De l'usine Kodak, fermée en 1993, il ne reste que de tristes friches industrielles dont la reconversion en zone d'habitation est freinée par des problèmes de dépollution et des difficultés de concertation après qu'un mirifique projet de marina ait fait rêver les riverains,

l'ancienne usine des freins Westinghouse est en passe de subir le même sort avec l'émergence d'un projet de ZAC mixte habitat et activité.

Le déséquilibre entre l'emploi et le logement, dû à ce phénomène de désindustrialisation, s'est accru en dépit de la création de zones artisanales. Sevrans est aujourd'hui devenue une ville quasi-dortoir de presque 50.000 habitants où cohabitent des populations d'origine géographique, ethnique et sociale très diverses.

Le tissu urbanistique de Sevrans, fruit de son histoire et de sa proximité de la capitale, ne s'inscrit bien dans aucun modèle classique, même si son développement a débuté le long des grands axes de communication : routes, canal et voies ferrées. Cependant, son urbanisation s'inscrit parfaitement dans le développement concentrique de Paris vers sa banlieue.

Aujourd'hui, l'essentiel des opérations d'urbanisme qui y sont menées, notamment par la S.A.E.S. et la Commune, en liaison avec les bailleurs des grands ensembles, portent sur les travaux de restructuration et de réhabilitation, lesquels auront bien du mal à pallier le déséquilibre résultant d'une urbanisation qui doit plus, pour chaque période, à la nécessité du moment qu'à un développement réfléchi, harmonieux et suivi dans le temps. Ainsi, pour chaque décennie ou mode, on peut trouver un exemple architectural ou urbanistique sur le territoire sevransais, aussi bien du point de vue de l'industrie que de l'habitat, nous en reparlerons.



La zone commerciale des années 70 entre le Gros Saule à Aulnay-sous-bois et la zone d'activité des années 80.



Chantier actuel en centre-ville.

SOURCES

- ❖ Henri-Edouard LAMAILLE, *Annales de Sevrans*, Paris 1895
- ❖ Françoise HUARD, *Sevrans, étude de banlieue*, mémoire de fin d'études supérieures, sous la direction de M. GEORGE, Paris 1953.
- ❖ Eugène SOITEL, *Sevrans, Villepinte, Tremblay, Roissy dans le passé*, 1976
- ❖ Archives Départementales et Communales :
Délibérations du Conseil Municipal, Recensements, Etat Civil,
Listes électorales, répertoire des notaires...

Table des articles publiés de 1992 à 1999
Dans « Mémoires d'Hier et d'Aujourd'hui »
par la Société de l'Histoire & de la Vie à Sevrans

COLLECTIF	Chronologie : Sévrans 1940- 1944 Occupation, Libération	NP	N°3	1994
COLLECTIF	Chronologie : La vie et l'œuvre d'Alfred Nobel	Page 2	N°5	1995
COLLECTIF	Souvenirs de jeunesse entre deux grandes guerres	Page 2	N°8	1999
BOUDIN G.	Henri Edouard Lamaille 1840-1921 : Instituteur, conseiller Municipal, Historien de Sevrans	Page 37	N°7	1998
BOUDIN G.	Exit le notaire à Sevrans	Page 35	N°7	1998
BOUDIN G.	La généalogie au service de l'histoire	NP	N°2	1993
BOUDIN G.	Généalogie les règles de l'arbre	NP	N°2	1993
BOUDIN G.	Les curés de Sevrans de 1644 à la Révolution	Page 15	N°4	1996
BOUDIN G.	Les curés de Sevrans 1853-1933	Page 47	N°6	1997
BOUDIN G.	Dix-sept maître d'école à Sevrans de 1665 à 1792	NP	N°4	1996
BOUDIN G.	Les instituteurs à Sevrans au 19 ème siècle	Page 49	N°6	1997
BOUDIN G.	Les maires de Sevrans 1811 -1918	Page 48	N°6	1997
BROCCHI B.	Une fusillade à Gargan	NP	N°3	1994
CHATELUS D	Histoire de famille	NP	N°2	1993
Document	Te rappelles-tu ... Souvenirs de J. Corberand	Page 29	N°8	1999
Document	Dur d'être l'Aîné dans les années 40 Souvenirs de L. CHAUVEL	Page 47	N°8	1999
Document	Validation du mariage de Hugues du Puys avec Anne Ceron	Page 15	N°4	1996
Document	De Sevrans à Auschwitz Lettres d'André Mortureux	NP	N°3	1994
Document	Le récit de l'aviateur C. YOUNGER	NP	N°3	1994
Document	Récit de la libération de Sevrans, Villepinte et Tremblay : Récit de l'ingénieur MARREC	NP	N°1	1992
Document	La Condamnation, Lettres de Roger Le Maner	NP	N°3	1994
Document	Sévrans sous Louis XVI	Page 2	N°6	1997
Document	Les premiers changements	Page 5	N°6	1997
Document	L'éclairage public	Page 40	N°6	1997
Document	Une halte à Freinville	Page 42	N°6	1997
Document	Réglementation des cultes et des enterrements 1850-1872	Page 13	N°6	1997
Document	Premier 14 juillet	Page 31	N°6	1997
Document	Les cimetières	Page 17	N°6	1997
Document	Adrien Dugueret Horticulteur à Sevrans	Page 57	N°8	1999
Document	De belles années près du canal Souvenirs de G.PECLET	Page 43	N°8	1999
Document	Te rappelles-tu .. Souvenirs de Y. TEXIER	Page 29	N°8	1999
FERRAND JP	Bouquet Provincial à Sevrans	Page 19	N°7	1998
GENDRE B.	Le point sur le relevé systématique des mariages à Sevrans sous l'Ancien Régime.	NP	N°4	1996
HARLAY A	Souvenirs de Bruno Bancher	NP	N°3	1993
HULEUX R	Le parc des Sœurs en héritage	NP	N°1	1992
HULEUX R	1946-1968 Souvenirs de l'école publique	NP	N°1	1992
LEFEVRE	Martyrs et Résistants sevransais	NP	N°1	1992
LELONG J.	De 1861 à 1993 l'école Sainte Agnès	NP	N°2	1993
LELONG J.	La croix rouge	NP	N°3	1994

.../...

Table des articles publiés de 1992 à 1999 (suite)

LELONG J.	La Défense passive	NP	N°3	1994
LELONG J.	Un revolver sur la tempe			
LELONG J.	Une jeunesse sevranaise			
MORTUREUX J.	1830-1849			
MORTUREUX J.	Les cimetières			
MORTUREUX J.	La guerre de 1870			
MORTUREUX J.	1873-1893			
MORTUREUX J.	Protection sociale			
MORTUREUX J.	Canaux, Chemin de fer de Circonvallation et tramway vers Le Raincy, les grands projets	Page 37	N°6	1997
MORTUREUX J.	Aspects de la vie quotidienne	NP	N°3	1994
MORTUREUX J.	Les cinéma du temps passé 1925-1975	Page 8	N°4	1995
MORTUREUX J.	Les cinéma du temps passé (suite)	Page 16	N°5	1996
MORTUREUX J.	Usine Kodak: Des anciens évoquent leur carrière	Page 27	N°5	1995
MORTUREUX J.	La grande guerre 1914-1918 et ses prolongements à Sevrans	Page 10	N°5	1995
MORTUREUX J.	Histoire de Kodak- Pathé	Page 22	N°7	1998
MORTUREUX J.	Retombées des courants politiques et autres incidents		N°7	1998
MORTUREUX J.	Hygiène, santé, urbanisme, (...)		N°7	1998
MORTUREUX J.	Le chemin de fer 1900-1930		N 7	1998
MOUGIN D.	1792-1992 Bicentenaire de la naissance de Pierre Armand Dufrenoy	NP	N°1	1992
MOUGIN D.	1569- 1833 L'ancien Régime dure longtemps ...	NP	N°2	1993
MOUGIN D.	Petite chronique de la guerre scolaire	NP	N°2	1993
MOUGIN D, et FERRAND J.P.	L'école de 1833 à 1882	NP	N°2	1993
MOUGIN D.	La caisse des écoles	NP	N°2	1993
MOUGIN D.	Des juifs parqués à l'école	NP	N°3	1994
MOUGIN D.	Des juifs parqués à l'école (suite)	NP	N 4	1996
MOUGIN D.	Nobel à Sevrans Page 10	NP	N°5	1995
MOUGIN D.	Découvertes sur la butte Monceleux	NP	N°5	1995
MOUGIN D.	Histoire des rues (petite suite)	Page 3	N°4	1996
MOUGIN D.	La poste bouge avec Sevrans	Page 4	N°4	1996
MOUGIN D.	Les Arméniens de Sevrans	Page 28	N°7	1998
RANOUIL C.	Quand on dansait au pas bileux	Page 51	N°8	1999
ROBERTI H.	Une journée à Péronne	NP	N°2	1993
ROUAULT A, et GALANTE M.	Les Noms de nos rues	NP	N°1	1992
ROUAULT A.	Concours : Les jeux à Sevrans hier et aujourd'hui	NP	N°1	1992

Les anciens numéros (à l'exception du n°2 "l'école à Sévrans", épuisé) sont disponible auprès des membres de la S.H.V.S. et dans les bibliothèques de Sevrans.

La Société de l'Histoire et de la Vie à Sevrans remercie tous ceux qui, par leurs recherches, leur travail, leur aide bénévole, leur témoignage, leur sympathie, ont permis la réalisation de cette revue et de l'exposition qu'elle complète. Elle vous invite aussi, dès les prochaines semaines, à vous connecter sur son site internet en développement : www.histoire-sevrans.net.